

LETTRES AUTOGRAPHES de LOUISE THERESE de MONTAIGNAC

à Mme Louis TRESCA *

oooooooooooooooooooo

Montluçon 13 sept 1860**

On n'est pas plus aimable que vous, chère Madame. Comment, vous êtes souffrante et vous avez pensé à vous occuper de notre Œuvre des Eglises Pauvres, si vite ?... Vous appelez cela ne pas être exacte... Que ne vous ai je tout près de moi, pour bien des raisons ; quelles bonnes affaires, spirituelles, nous ferions !

Veillez donc me faire faire de la moire ordinaire. N'ayant pas employé de moire antique, je ne me rends pas compte de l'effet pour ornements et je crains de me tromper en la préférant à l'autre. Ne pourrait on pas y joindre quelques échantillons ? Je paierai quand on voudra, ici, tout bonnement. Si j'osais, je vous dirais que je voudrais bien avoir des renseignements sur des bannières à bon marché avec sujets brochés ou séparés. Par exemple une Vierge . un St.Joseph. un St.Maurice. est ce qu'un fabricant ne pourrait pas m'envoyer tous ces renseignements, voire même un échantillon broché, qui ne tienne pas de place, et sans que la bannière soit confectionnée ? On pourrait le joindre à la moire si vous avez les indications ; sinon j'attendrai et vous pourriez me donner une bonne adresse en me faisant obtenir un escompte avantageux. Je ne vous donnerais pas tant de peine. D'ailleurs pour cette dernière commission je puis attendre que vous soyez à Lyon.

Je vais mieux, mais je ne marche guère et que dans la maison.

Je ne puis vous oublier, chère Madame, croyez le bien et je jouirai de tout ce qui me rapprochera de vous, en attendant, j'aime à vous assurer de mes sentiments bien affectueux.

Louise de Montaignac

Combien je voudrais savoir votre santé meilleure.

* - Archives des Oblates, MONTLUCON

** - Madame Tresca s'intéresse à l'œuvre des églises pauvres. Louise Thérèse en est très heureuse, elle saisit l'occasion de tisser des liens pour mener à Dieu. Les services rendus sont un moyen privilégié : ils permettent d'entrer en relation, de se connaître et s'estimer davantage.

La sympathie naturelle se transforme insensiblement en une intimité profonde toute orientée vers l'amour de Dieu qui en est la source. Louise Thérèse entraîne son amie dans la montée vers Dieu en lui ouvrant de nouveaux horizons sur l'apostolat de la femme chrétienne dans sa famille et son milieu. Alors tout le menu quotidien et sa grisaille est transformé par cet éclairage. Et pour cette femme du monde, attirée par Jésus, Louise devient tout naturellement le guide spirituel...mais avec quel tact, quelle simplicité transparente !

Toujours très humaine, elle livre avec toute sa spontanéité naturelle l'ardeur de sa foi et de son amour pour Dieu.

Montluçon 25 novembre 1860

C'est moi qui suis en retard, chère Madame, mais vous devinez bien que c'est aussi ma santé qui met un obstacle à ce que je voudrais faire. Je regrette vivement que la vôtre n'ait pas éprouvé une amélioration réelle de votre séjour à Nérès. Une seconde saison vous guérira j'espère.

Je suis bien touchée de votre zèle pour notre œuvre des Eglises pauvres. Il est vrai que je souhaite que vous nous découvriez des bannières au dessous de 60f. il me semble que si nous achetions séparément des sujets, une image de la Ste Vierge par exemple, nous pourrions la copier et en arriver à confectionner nous même à meilleur marché. Lorsqu'il fera beau et que vous serez revenue de Paris, vous voudrez bien vous informer des moyens à prendre pour avoir un ou deux sujets habillés à prix modéré et vous nous les enverrez. Je ne suis pas pressée.

Quel lamentable spectacle que celui que nous donne l'Italie ! Quel sera le dénouement de tout cela ? C'est le secret de Dieu. En l'attendant soyons de fidèles enfants de la Sainte Eglise.

Vous me demandez si je viendrai à Lyon. Je n'y pense certainement pas en ce moment où je ne quitte pas la maison. Le froid me rendant les douleurs névralgiques qui m'ont clouée sur mon lit durant tant d'années. La Providence m'y conduira peut être. Si j'y découvrais une digne compagne pour mon excellent frère* ce serait une raison pour m'y attirer plus souvent.

Adieu, chère Madame, ménagez vous et gardez moi un souvenir. Vous savez mes biens affectueux sentiments pour vous.

Louise de Montaignac

Merci de penser à nos pauvres Orphelines. La Loterie se tire seulement au Carême.

* Le 18 septembre 1860, l'armée pontificale, commandée par le général de Lamoricière, avait été vaincue à Castelfidardo par les Piémontais qui s'emparèrent alors des Etats de l'Eglise à l'exception de Rome où une armée française tenait garnison.

** Charles de Montaignac

Montluçon le samedi saint 1861

Il m'est arrivé l'autre jour un petit carton renfermant quatre jolis objets en laine bleue et blanche : rien ne m'indiquait d'où pouvait me venir ce présent –et pourtant je me suis écriée « c'est charmant ! ce doit être de Madame Tresca qui m'envoie ces ouvrages pour la Loterie des Orphelines !

Me suis-je trompée, chère Madame ? en tous cas, nous serons contente l'une de l'autre, car « la bouche parle de l'abondance du cœur » et je suis bien aise de vous prouver une fois de plus que votre souvenir y est bien doucement établi et qu'en m'occupant des pauvres de Jésus Christ je trouve une joie particulière à le faire avec vous.

Comment va votre chère santé ? Le voyage de Paris ne vous a-t-il pas fatiguée ? J'espère que vous ne renoncez pas à une seconde saison à Nérès. Je serai vraiment heureuse de vous y retrouver. Monsieur Tresca doit en avoir besoin et vos gentilles fillettes seraient enchantées de ce voyage. Quand à moi, je devrai y retourner bien souvent encore. J'ai souffert tout l'hiver sans relâche et je ne marche pas plus aisément qu'il y a huit mois. Cela ne m'empêche pas de m'occuper de mes chères œuvres et, grâce à la bonté de Dieu, elles font plus de progrès que moi. Le travail et les difficultés ne nous manquent pas dans une petite ville où il n'existait pas une seule bonne œuvre il y a 13 ans, et où il n'y a pas de grande fortune et plus du tiers de la population en ouvriers, les ressources charitables sont très minces et composées seulement de petites sommes. Jugez des industries qu'il faut pour en arriver à fonder un centre de bonnes œuvres. C'est cependant ce que nous avons entrepris. Nous avons acheté une maison* pour notre Orphelinat qui était un loyer, jusqu'à présent, et nous avons la prétention de bâtir une chapelle pour les retraites. Nous ne voulons qu'une construction très simple, mais il nous faut dix mille francs : ce n'est pas facile à réunir. Je vous confie cette préoccupation, chère Madame, pour obtenir de vous une visite à Notre Dame de Fourvières, pour lui recommander cette bonne œuvre. J'ai grande confiance en la protection particulière de la très Sainte Vierge invoquée dans ce sanctuaire, par une âme dévouée comme la vôtre à la gloire du Seigneur et au bien des femmes chrétiennes restées dans le monde et qui sont destinées à faire revivre la foi dans les familles et à réparer par leur ferveur au milieu des distractions de la vie commune l'indifférence qui gagne tous les rangs de la société et à la combattre par leurs saints exemples.

Vous comprenez notre œuvre mieux qu'une autre, c'est pourquoi j'aimerais à ce que vous priiez spécialement en ce moment pour attirer les bénédictions de N.D. de Fourvières sur nous.

L'œuvre des Eglises s'étend dans le Diocèse et voici, enfin, celle de l'Adoration organisée partout et perpétuelle pour le jour. Il y a six ans que nous avons commencé dans notre petite chapelle** à la faire tous les jeudis attendant ce béni résultat.

Je ne vous parle pas de nos bannières. Vous prendrez des renseignements quand vous pourrez. Si j'avais des échantillons d'étoffe blanche plus solide que la moire pour ornements et de la rouge, cela me serait utile pour en demander en temps opportun. Mais cela n'est pas pressé. Voici une longue causerie. Rendez moi la pareille recevez de nouveau tous mes remerciements et croyez, chère Madame, à mes sentiments bien affectueux et tout dévoués.

Louise de Montaignac

remerciez vos filles de la part des petites orphelines.

* Achat du 8 rue de la Croix verte, alors appelée rue Monpeyroux, le 26 janvier 1861

** Au n° 30 de la rue Notre Dame

Montluçon 26 août 1862

Que vous êtes donc bonne pour moi, chère Marie, et que votre souvenir m'a été un aimable bouquet pour le jour de ma fête !

Je vous remercie du fond du cœur et de vos souhaits et de vos prières qui se confondent devant Dieu et accroissent encore, s'il est possible le bonheur que je ressens d'être à LUI. Que je voudrais avoir souvent l'occasion d'échanger avec vous ces suaves et intimes communications de l'âme qui unissent si sûrement d'une façon si consolante celles que N.S. a prédestinées à s'aider mutuellement dans la voie qui conduit à Lui. Nous venons de jouir de ce bienfait, j'ai la confiance qu'il ne demeurera pas sans fruit.

Je vous vois déjà, embrassant avec un nouveau dévouement les saints devoirs de votre état. Là en effet, se trouvent pour vous l'exercice le plus sûr de la vertu et l'accomplissement le plus parfait de la volonté du souverain Maître. Il vous a donné à profusion toutes les grâces nécessaires pour y exercer, à un rare degré, la salutaire influence, l'apostolat de la femme chrétienne. Que ce titre mérité renferme toute votre ambition, mon amie...en fait, c'est la perfection. On use et abuse tant des mots les plus élevés qu'il nous faudrait un langage à part pour nous comprendre, si nous nous en tenions à la signification adoptée, de par le monde, pour des expressions dont l'Évangile seul indique le vrai sens.

Je suis bien aise de vous savoir à la campagne, et pour plus d'une raison : votre santé, celle de vos filles y gagneront. Vous avez besoin de repos après une saison d'eaux qui excitent toujours. Je vous en prie, ne faites pas perdre toute confiance à l'efficacité des bains de Nérès et ménagez le cœur de ceux qui vous aiment. La souffrance est une grâce excellente, mais vous me permettez d'en demander d'autres pour vous. Il vous reste tant de moyens de prouver votre amour au Seigneur, sans celui-là, que je me réserve jusqu'à nouvel ordre. Pour le moment je suis peu à plaindre. Je me borne à la suite de la crise de névralgie qui commençait lorsque vous m'avez quittée. Je n'ai pas pu marcher du tout jusqu'à Dimanche, puis le mal diminue et je vais à pied jusqu'au salon. Je ne sais encore si j'aurai la joie de vous revoir d'ici à 15 jours. Peut être n'irai je que jusqu'à Moulins pour rencontrer l'ami* que j'ai besoin de voir. Je le saurai bientôt.

Je lis avec grand intérêt l'ouvrage de Mr Villemain** les citations ne peuvent être qu'admirables les appréciations de l'auteur sont souvent à côté de la vérité et contraires à la saine doctrine mais en résumé, ce livre est fort attachant.

Je vous ai suivie en esprit à Fourvières. J'ai confiance que nous serons éclairées à l'heure utile. Priez pour ma pauvre sœur qui est dans le plus triste état.

Melle de Waldeck veut vous écrire. Je lui cède la plume. Adieu, ma bien chère amie, notre séparation n'est apparente, en réalité nous sommes très près l'une de l'autre par la meilleure des affections, je vous embrasse très tendrement et suis bien à vous.

Louise

* Le père Gautrelet

** Il s'agit probablement de « Tableau de l'éloquence chrétienne au IV^{ème} siècle (1826) d'Abel Villemain, professeur à la Sorbonne

Montluçon le 17 sept 1862

Que devenez vous, Ma chère amie ? Je ne puis m'empêcher d'en être inquiète, je ne sais pourquoi. Est-ce la crise de névralgie que j'ai emportée de Nérès et qui ne passe pas, est ce cet état, dis je, qui me fait redouter une pareille épreuve pour vous après votre seconde saison de bains ? peut être, quoi qu'il en soit, j'ai besoin d'avoir de vos nouvelles et si votre pauvre tête souffre il faut que la bonne et gentille petite Marie m'écrive comme à une vieille amie qui l'aime bien, pour me dire où vous en êtes.

J'ai répondu le 26 août à votre tout aimable lettre de fête du 24. J'espère que vous l'avez reçue. Depuis m'est arrivé le paquet de livres que vous m'avez adressé et dont je suis très reconnaissante. Je vais lire et faire lire ; puis je vous renverrai tous ceux qui vous sont utiles et que vous ne pouvez destiner à l'œuvre de la Bibliothèque. Je songeais depuis plusieurs jours à vous écrire, mais j'attendais une décision à propos du voyage à Lyon projeté depuis si longtemps. Il n'aura pas lieu. La personne que je devais y voir me donnera à Moulins le temps qui m'est nécessaire – j'irai passer quelques jours au Sacré Cœur à la fin du mois jusqu'au 3 oct. Je bénis le bon Dieu de disposer les choses ainsi, car je serais bien trop souffrante, si je ne vais pas mieux d'ici 15 jours, pour aller plus loin qu'à Moulins – Je serai donc privée de la joie de vous revoir, ma très chère, au moins conserverai je celle d'être assurée de votre affection – j'y compte ; c'est un bien que N.S. m'a donné dans son infinie bonté, comme tant d'autres consolations. Je l'apprécie en conséquence ; soyez généreuse comme vous savez l'être en priant fidèlement pour votre amie et en continuant à l'aimer d'une façon si bonne, si aimable, si gracieuse et qui m'a semblé si solide.

De mon côté je surabonde du désir de vous voir heureuse comme nous l'entendons et vous m'êtes très chère, je vous le dis devant Dieu qui connaît mieux que moi le dévouement et la tendresse d'un cœur qu'il a créé pour lui et qui malgré son impuissance à le glorifier comme il voudrait et toutes ses misères, conserve la ferveur de la jeunesse dans les saintes affections que Sa Providence lui permet.

Melle de Waldeck* partage sincèrement mes sentiments pour vous. Priez toujours pour ma pauvre sœur qui m'inquiète de plus en plus.

Je fais des vœux pour les santés de ceux qui vous intéressent se soutiennent c'est une grande croix que de voir souffrir ceux qu'on aime.

Adieu, chère Marie, je vous embrasse de tout cœur et suis bien à vous en lui.

Louise

Mariez donc Fanny de Waldeck. Cela me paraît utile pour son bien et le repos de sa mère. Avez-vous eu la complaisance de payer ma note à Mr. Girard r. du bat d'argent 12.

* Félicie de Waldegg (Louise Thérèse écrivit les premiers temps de Waldeck), fille aînée d'une nombreuse famille alsacienne, fut orientée vers Montluçon par les religieuses du Sacré Cœur de Bellecroix près de Moulins. Première associée de Louise de Montaignac, elle déploya une rare activité dans l'organisation de la maison de Montluçon puis en 1878 dans la fondation de la maison de Paray le Monial où son savoir faire charmant changea l'opposition de l'évêque Monseigneur Perraud en une précieuse protection. En 1884, elle établit à Lyon l'œuvre des Samuels. De 1886 à 1900 elle résida à Toulouse où elle mourut le 5-5-1900

* Fanny de Waldegg, sa sœur, épousera Monsieur de Bellaval qui aida beaucoup de ses conseils à l'installation de Paris en 1881

Montluçon 6 décembre 1862

J'avais donc bien raison d'être inquiète de vous, ma pauvre chère Marie. Vous êtes souffrante et attristée ?.. Je m'en doutais, et je compatissais, par avance, à ce qui me touche plus encore aujourd'hui, en connaissant le détail – Vous allez soigner mieux votre santé à Paris, n'est ce pas ? prendre les moyens utiles à son amélioration. Le bon Dieu le veut : vous lui laisserez disposer du résultat de ces précautions, qu'il soit consolant ou non, ce sera parfait, mais soignez vous à temps, je vous en prie.

Votre séjour à Paris vous reposera sous certains autres rapports ; je le sens et la providence qui vous a conduite, saura bien en tirer d'autres avantages pour le bien de ceux qui vous entourent. Pour tout cela, je partage vos désirs et vos craintes ; je prie pour vous et avec vous et j'espère plus que vous de cette douce influence que N.S. vous donne sur ceux qui vous connaissent. C'est un don bien précieux ; n'en réservez rien pour vous-même, chère amie, vous m'entendez ? Ne jugez pas sur les apparences. Le souverain moteur des cœurs les dispose souvent, à notre insu, de telle sorte qu'un mot, un acte de patience, une preuve de bonté un témoignage d'affection, inspirés par cette charité qui renferme les plus forts comme les plus tendres sentiments du cœur, même pour la famille, produisent insensiblement, ce bien, ce changement tant désiré dans les âmes qui nous sont chères. Ne vous lassez donc jamais. Les petites épreuves de chaque jour sont plus douloureuses et bien plus difficiles à embrasser généreusement qu'une grande épreuve qui apporte avec elle une grâce extraordinaire et excite notre courage, mais là est presque toute la vertu et la puissance de la femme chrétienne – Vous le savez si bien que l'amour que vous avez pour le bon Dieu se nourrit déjà de ces mille sacrifices et difficultés, même sans que vous vous en aperceviez – et pourtant vous n'êtes pas satisfaite de la manière dont vous les supportez. Tant mieux, c'est une preuve que la grâce poursuit en vous ses victoires ; nous sommes si petites encore et si novices dans la pratique de ces vertus solides, qui font les saints, que le divin maître nous ménage en toute chose, même dans la connaissance de nous-mêmes qui est toujours triste à faire : lors donc que sa douce lumière nous laisse apercevoir tout ce qui nous manque pour devenir moins indignes instruments de sa miséricorde pour les âmes qui nous sont chères, il faut l'en bénir avec ardeur et si bien regarder ce qu'il nous montre que nous l'oublions jamais... Continuez donc à soupirer après les biens célestes. Que votre âme est donc bien faite pour demeurer au milieu des vôtres, la manifestation des vérités saintes ; de la bonté du Seigneur ; de sa patience, de sa douceur, de son amour livrez la à son action avec cette générosité et cette simplicité qu'il n'a mises en vous que pour sa gloire. Je voudrais voir un Ange commis à leur garde pour être assurées qu'elles produiront les fruits admirables qu'elles doivent produire en vous et dans les autres – J'ai pourtant grande confiance en votre bonne volonté, mon amie, mais qu'il est difficile de se défier assez de soi même pour mériter que N.S. ne nous laisse souvent à notre propre faiblesse qui est capable de tout gâter ; et de se confier si parfaitement à Lui seul qu'il puisse nous revêtir de sa force et nous rendre constamment fidèles à correspondre à ses grâces.

Je reviens de notre petite chapelle où j'ai participé aux saints mystères en union avec vous. Ne vous étonnez donc pas que mon cœur s'entretienne si longuement avec le vôtre de ces chers intérêts qui nous sont communs et nous ont unies d'une si douce manière. Je semble vous donner des avis : (vous les désirez et vous les recevez si bien) mais c'est moi-même que j'excite et que je prêche, mon amie. J'en ai si grand besoin aussi. Il faut cependant répondre à votre lettre.

J'ai trouvé, en effet, votre silence trop long. Ne le gardez plus si longtemps. Je ne doute pas de ce que vous me dites de votre tendresse et de votre dévouement. Comment le pourrais je ? Dieu veuille vous ramener dans notre petite retraite où votre souvenir demeure comme un bienfait de Dieu. Nous avons été si occupées ce dernier mois, que j'en ai été assez fatiguée. La retraite des dames donnée dans la chapelle a été une vraie consolation pour nous. Plus de 60 personnes y ont puisé d'excellents enseignements qui étendent le règne de Dieu dans ces chères âmes – nous avons plusieurs associées de Diocèse voisins dans la maison. Votre ferveur aurait joui de tout cela. Puis est venue l'exposition des travaux pour les Eglises. Vos médillons y figuraient et un bel ornement vert. Nous en réservons un pour la chapelle et un noir. Nous échangeons un autre noir pour des objets très nécessaires à ce pauvre sanctuaire où vous avez reçu bien des grâces.

La chape que vous faites encore plus avec votre cœur qu'avec vos doigts sera la bienvenue. Que vous êtes donc bonne, gracieuse, aimable, ma très chère, et que de bénédictions vous seront données du tabernacle au pied duquel je passe les plus heureux moments de mon heureuse vie, si Notre Seigneur daigne écouter mes vœux pour vous.

Nous emploierons très utilement le satin blanc. S'il peut servir tel qu'il est, il vaut mieux l'envoyer ainsi. Quand même il est un peu jauni, cela ne paraît pas une fois qu'il est brodé. Vous pourriez le faire remettre à mon adresse chez Madame de Courson 51 ou 52 rue de Verneuil si cela ne vous gêne pas trop. Si vous l'avez à Lyon à votre retour nous aurons autre chose à faire venir – et d'ailleurs nous pouvons attendre que votre travail pour la chapelle soit terminé – Ce don d'étoffes est très utile à nos œuvres. Merci donc mille fois.

Comment vont vos chères filles. Etes vous contente de Melle Math.* Ma pauvre sœur est toujours dans le même état. Les progrès sont plus lents que je le craignais.

Vous ne me dites rien de votre Sœur Louise. Est elle de retour ? Je fais des vœux pour Melle Elisabeth**. – Félicie vous fait mille amitiés et vous est très dévouée.

Adieu chère Marie. Si vous voyiez combien je vous aime je crois que votre ambition à ce sujet serait satisfaite. Faisons le toujours selon Dieu et en Lui à jamais.

Louise.

* Mademoiselle Mathieu, institutrice des filles de Mme Tresca

** Elisabeth Paris, sœur de Madame Tresca

« J'avais

La

passion

de la

famille

ooo

Le

respect

de

Dieu

dans

l'autorité

paternelle »

Maison des Parents de Louise Thérèse

MONTLUCON

Maison de Louise Thérèse et chapelle

« chacune
a voulu
apporter
une pierre
à cette
petite
chapelle,
élevée en
l'honneur du
Sacré Cœur
de Jésus,
consacrée à
rappeler
son amour,
à le faire
mieux
connaître
par le moyen
des retraites

et à perpétuer dans cette ville les œuvres de dévouement qu'il a inspirées et bénies ».

(L.T. 6-12-1863)

Montluçon 6 janvier 1863

Le 31 décembre de l'année dernière j'ai fait mettre à la poste une enveloppe renfermant ma photographie et l'ai adressée rue Royale à Paris. L'avez-vous reçue, ma bien chère Marie ? Ce souvenir n'a d'autre prix que de vous rappeler à peu près une amie qui vous est à jamais bien doucement dévouée. Votre lettre écrite le même jour, m'a fait tant de plaisir que cela vous récompensera de l'effort que vous vous êtes imposé pour échapper aux milles embarras d'une fin d'année durant toute une heure pour causer avec moi. Je vous reconnais bien là. Dieu veuille remplir de plus en plus de son saint amour et des meilleures affections un cœur si bien fait pour lui !

Vous voici donc de retour dans votre petit royaume. Tout ce que vous me mandez me console et me remplit d'espérance. Quel bien vous pouvez faire ! Vous en avez fait déjà beaucoup plus que vous n'en voyez ; le bon Dieu vous le cachera souvent afin que vous travailliez vraiment pour Lui, mais quelles bonnes jouissances procure cette vie de famille remplie de dévouement sans relâche, de sacrifices inaperçus, d'action sainte et utile la plupart du temps ignorée ou peu appréciée, voilà de pures consolations pour une âme élevée et généreuse ; un travail fructueux pour le Ciel ; des bénédictions amassées sur la tête de vos chers enfants. Les vœux que j'ai adressés au Seigneur au début de cette année nouvelle ont été bien pressants, bien tendres, bien sincères, ma chère Marie. Quelle douceur dans une amitié parfaitement chrétienne ! Le Père Lacordaire avait compris ce sentiment lorsqu'il écrivait ce que vous m'avez redit. Merci, mille fois et dans le cas où cela ne vous gênerait pas trop envoyez moi ses lettres. Quant au correspondant* il me ferait très grand plaisir, mais n'est ce pas abuser ? Je vais vous renvoyer les études de Mr. Villemain et je ne sais plus quels autres livres qui vous sont utiles. Je les joindrai aux taies d'oreiller que vous avez fait faire par nos orphelines. Ce petit monde va très bien et selon les desseins de Dieu, j'espère. Nous avons pris une seconde maîtresse d'ouvrage plus habile que l'autre, nous croyons que cela contribuera au développement de l'œuvre. Ce matin je pensais à vous en dessinant de jolies cravates qu'on a commandées à l'orphelinat et qu'on fait avec les échantillons que vous m'avez donnés. Vous voyez que vous faites bien souvent l'aumône à cette chère œuvre. Merci du satin blanc.

Comment trouvez vous le temps de travailler en ce moment avec vos réceptions et sorties obligées, la présence de vos gentilles fillettes la visite de vos pauvres ? Vous ne perdez pas de temps. Que c'est une sûre manière d'échapper à l'ennui. Continuez donc, mon amie. Je tâche d'en faire autant de mon côté et nous sommes unies dans le travail comme dans la prière et la souffrance. J'ai gardé mon lit bien des jours dans ces dernières semaines. J'avais les yeux et les mains enflés et j'ai beaucoup souffert ; toutefois, ma plus vive peine venait de l'impossibilité où j'étais de quitter la maison, pour me faire conduire chez ma pauvre sœur** dont la terrible maladie fait constamment des progrès sans qu'elle s'en aperçoive autant que

* Le Correspondant, périodique, organe du Catholicisme libéral. Il a compté parmi ses collaborateurs Montalembert, Falloux, de Broglie. Il cessera de paraître en 1933

** Anna de Kergaradec

moi. Elle ne peut plus marcher, même d'un lit à l'autre ; le sang se raréfie de plus en plus et se décompose absolument – elle a encore de la force, sa constitution était exceptionnelle, mais elle la perd peu à peu, et je la vois approchant de son éternité à 44 ans et pouvant être si utile à ses enfants. J'en éprouve une grande tristesse tout en me soumettant sans réserve aux dispositions de la douce Providence du Souverain Maître.

Cette pauvre sœur est heureusement bien chrétienne, d'un rare courage et conserve une tranquille résignation. Priez pour elle, ma très chère, ce sera encore prier pour moi. Sa fille Sabine n'oublie pas votre gracieuse petite Marie et voudrait la revoir cette année.

Melle de Waldeck est très sensible à votre souvenir et à votre bon intérêt pour sa sœur. Le fait est qu'elle a bien envie qu'elle se marie et c'est assez difficile.

Je ne sais quelle est la jeune femme dont vous me parlez quoique je connaisse une partie de sa famille. Je vais m'en informer et vous ferez à merveille de chercher à lui faire du bien.

Avez-vous revu Mme Gentou ? dans ce cas vous lui direz un mot affectueux pour moi, elle est bien aimable – Une de nos ferventes zélatrices Mme de St.Gérand (60 ans) doit passer le carême à Lyon aux dames du Calvaire, occupée du soin des incurables, c'est à Fourvières. Si vous en avez l'occasion, allez la demander, montrez lui votre médaille et dites lui que je vous aime beaucoup. C'est une sainte femme, veuve sans enfant avec une belle fortune consacrée aux pauvres. Vous aurez le plaisir à causer ensemble.

Adieu, ma bonne Marie, je vous embrasse très tendrement et je me sens bien à vous en la charité de Jésus.

Louise

Montluçon 2 février 1863

Vous ne serez pas étonnée, ma chère Marie, que je choisisse entre tous un jour de fête pour me donner la consolation de vous écrire, car vous devez ressentir comme moi, un attrait particulier à bénir le Seigneur, en ces jours de grâces, des jouissances si douces et si bonnes de l'amitié chrétienne. Nous nous sommes rencontrées ce matin, au pied de l'autel, puisant à la source d'eau vive qui alimente la vertu dans nos âmes après l'y avoir fait naître, et recevant du Souverain dispensateur de tout bien le gage de l'éternel bonheur... Voilà une union que la séparation apparente n'altère pas : que la mort même ne peut rompre puisque les élus se retrouveront en Dieu, d'autant plus sûrement que les misères et les faiblesses humaines ne peuvent plus les en séparer – bénissons donc Notre Seigneur avec une reconnaissance plus vive que jamais, des consolations incomparables qu'il nous a accordées en développant en nous ces sentiments de parfaite charité (relativement au moins) qui naissent de l'amour divin et sanctifient toutes les affections.

Votre dernière lettre était si bonne si bonne que j'aurais voulu vous en remercier plus tôt mais mon temps et mes forces ont été employés bien constamment par des devoirs pressants. Ma pauvre sœur souffre de plus en plus ; elle s'attriste mais ne dit pas un mot qui puisse nous faire deviner ce qu'elle pense de son état. Je crois qu'elle se fait encore une grande illusion. Enfin, pour la première fois, elle s'est décidée à recevoir le bon Dieu aujourd'hui. Ces natures froides, réservées, comprimées, même par leur forte volonté éloignent tout ce qui peut les attendrir, les toucher – C'est toujours une source d'étonnement et de compassion pour moi qui ai beaucoup souffert, mais avec tous les secours de la piété et de l'affection de ceux qui m'entouraient – Ma sœur a cependant de plus un courage, une vertu forte et calme que je n'avais pas ; elle est environnée d'estime et de l'attachement de sa famille mais il me semble qu'elle n'en tire pas la consolation que la douce providence et j'en souffre – Dieu a ses voies et lui seul sait ce qui vaut mieux. Je lui abandonne tout ce qui m'intéresse avec une confiance et un bonheur que vous comprenez, chère amie.

Que faites vous ? bien des choses qui ne vont guère aux aspirations de votre âme. Il faut faire de ces obstacles des moyens pour vous unir à Dieu chaque jour davantage – Vous formez vos chères filles. C'est une mission bien belle et qui n'a pas lieu de vous effrayer puisqu'elle est votre premier devoir, or nous recevons toujours la grâce nécessaire à son accomplissement et je ne suis pas en peine de la manière dont vous le remplirez – Vous trouverez dans les autres devoirs de précieuses occasions de sacrifice, de renoncement, de dévouement, et par conséquent, d'apostolat.

Que vous souhaiter ? si ce n'est les plus précieuses bénédictions du Divin Maître sur ces divers emplois de votre vie qui lui appartient à tant de titres ? il y a là de quoi satisfaire toutes les ambitions.

J'ai reçu vos livres, les correspondants, les étoffes pour nos œuvres. Tout cela vous fait faire le bien par mon entremise ici et je me réjouis de vous rendre bon compte, cet été, des intérêts que ces petits trésors ont produits par mes pauvres petites industries. Vous verrez votre satin blanc orné de belles croix en applications de velours et satin. On me donne d'anciens chapeaux : des rubans de coiffure, des morceaux de mantelets même des fleurs ; cela ajouté à vos beaux échantillons fera des merveilles – Voulez vous avoir la bonté de donner à teindre les étoffes que je vous enverrai avec vos taies d'oreiller ? C'est pour l'œuvre des Eglises. Je voudrais bien que ce soit aussi bien teint que votre moire verte mais je crains que cela ne soit trop cher – il me semble que pour un jupon en noir et moiré il ne faudrait pas dépasser 6F pour le rouge le prix sera peut être plus élevé, mais cela se conçoit – enfin, ma très chère, vous ferez pour le mieux. Votre femme de chambre pourrait même se charger de la commission, car je ne veux pas vous accabler et que vous preniez vous-même cette peine. J'ai à vous demander un service bien plus important. Notre jeune Maîtresse d'ouvrage que vous avez vue ici, est en si mauvais état de santé que nous nous en séparons demain. Nous en avons une fort jeune et très bien qui, sachant travailler est fort utile à nos Orphelines, mais nous souhaitons beaucoup trouver une seconde maîtresse un peu plus âgée. Ce qui serait préférable à tout, ce serait une personne dans le genre de votre Mlle Pauline, qui vivrait avec nous, serait de notre association et consacrerait une partie de ses journées à l'œuvre des Orphelines, ferait le catéchisme, donnerait quelques leçons d'écriture et surtout surveillerait la jeune maîtresse et formerait l'âme de ces pauvres enfants – Mme Genton a une excellente personne dont elle m'a parlé à sa disposition. J'ai oublié son nom. Veuillez lui demander si elle ne pense pas qu'elle pourrait se dévouer à la vie de bonnes œuvres que nous avons embrassée. Je vous assure qu'on n'en peut guère trouver de plus sûrement heureuse.

Mlle de Waldeck vous fait mille amitiés. Elle voudrait bien que vous puissiez voir le Père Périé au sujet de sa sœur. Le Père Gautrelet est persuadé qu'il réussirait à découvrir un parti convenable s'il voulait bien s'y intéresser sérieusement.

Je ne vous ai pas reparlé du projet d'acheter une maison plus grande pour l'orphelinat parce que nous y avons renoncé. Nous commencerons j'espère à faire construire cette année notre chapelle. Les ressources viendront peut être. Adieu, ma très chère et bonne Marie, je vous embrasse tendrement et vous suis à jamais dévouée et unie en N.S.

Louise

Montluçon 8 février 1863

Je reçois votre lettre à l'instant, ma chère amie et je prends bien vite la plume pour qu'elle vous transmette mes plus tendres vœux pour votre voyage en Italie et votre heureux retour : la route de la Corniche m'effraie toujours un peu. Prenez garde au froid ; votre pauvre santé en souffrirait si vous ne suivez pas les prescriptions de mon affectueuse sagesse. De la prudence, je vous en prie.

Jouissez, selon Dieu, des beautés qu'il a répandues sur cette route que vous allez parcourir. Rien ne peut élever l'âme d'une façon plus aisée que cette merveilleuse nature dont les grandeurs se présentent d'elles même à nos yeux comme à notre esprit. L'admiration sera donc suivie de près par l'action de grâces en votre cœur, mon amie, et vous me trouverez fidèlement unie à vos sentiments. Je me permettrai de rappeler souvent au bon Dieu combien je désire que vous soyez préservée de tout accident, vous et les vôtres, pendant ce voyage.

Merci mille fois de votre intervention auprès de Me Genton à propos de la bonne personne qui nous serait utile. Je vais demander à la Ste Vierge de prendre cette affaire sous sa protection. J'ai pensé qu'on pourrait proposer à la demoiselle en question de venir passer trois mois avec nous, si une décision plus complète l'effraie. Je ne sais pas au juste quelle est sa position, mais je crois me rappeler qu'elle est tout à fait sans fortune. Nous prendrions nos arrangements avec elle après un essai mutuel et en attendant nous paierions très bien son voyage s'il y a lieu.

Que de remerciements j'ai à vous renouveler pour votre apostolat pour nos œuvres. C'est bien précieux, je vous assure et j'en suis bien touchée ainsi que Félicie. Envoyez nous de suite si c'est possible, tous vos ouvrages et la tapisserie avec d'amples explications si elles sont nécessaires. Je veillerai à ce que tout soit bien fait. Tâchez de savoir ce que vaudra le mètre de tapisserie. Nous n'avons pas l'expérience du prix de ce travail qui sera une bonne ressource pour l'ouvrage. Les enfants ont fait des progrès étonnants sous leur nouvelle Maîtresse.

Je vous expédierai demain la petite caisse où sont les étoffes à teindre.

Adieu, ma bonne Marie, je vous embrasse encore plus tendrement qu'à l'ordinaire puisque vous allez vous éloigner de moi. Que le Seigneur bénisse tous vos actes et vos désirs. Vous trouverez bien des occasions de lui prouver votre fidélité et votre amour ; faites le bien toujours et partout et gardez moi votre affection. Vous la devez à celle que je vous ai vouée à jamais in corde Jesu.

Louise

Mlle de Waldeck vous fait mille amitiés.

Montluçon 2 mars 1863

La volonté de Dieu n'est qu'amour, ma chère Marie. Une fois cette vérité reçue, comprise, acceptée par une âme droite et généreuse, toutes les conséquences qu'elle en tire lui apportent avec une grâce surabondante du côté de Dieu, la force et la paix dont elle a besoin pour persévérer jusqu'à la fin dans l'accomplissement de ses devoirs.

La douloureuse épreuve qui vient de vous frapper et que je ressens avec toute la vivacité de ma tendresse pour vous, n'a pas accablé votre âme comme vous le craignez. Elle l'a émue, ébranlée, étonnée surtout, mais la foi que le souverain dispensateur de tout bien a établie en vous, l'amour qu'il y a fait naître et que sa bonté a si admirablement développé dans ces derniers temps en vous comblant de ses grâces ont dominé même les premiers mouvements de l'amour propre attaqué d'une manière si sensible et vos regrets si légitimes d'épouse et de mère – à Dieu seul en soit la gloire à nous l'humble aveu de notre faiblesse, la défiance de nos propres forces, l'acceptation courageuse d'un remède si utile pour ne pas dire si nécessaire à la conservation ou à l'accroissement de notre santé, de notre vie spirituelle – Vous avez reçu si vite la lumière en cette circonstance pénible, mon amie, que vous avez vu et voulu tout cela. Votre lettre m'a donc apporté autant de consolation que de chagrin. Savez vous que c'est une grâce très rare et très précieuse que celle de conserver assez d'empire sur soi-même, dans des moments comme celui là, pour soutenir ceux qui vous entourent – il faut en remercier N.S. avec ferveur et vous tenir bien près de lui ces jours ci, pour ne rien perdre des fruits bénis de la Croix ; ils se composeront en effet, pour vous, de nombreuses petite humiliations qui seront grandes pour votre nature sensible, de froissements très douloureux à votre cœur qui m'est si sympathique et à votre amour propre que je ne veux guère plus ménager que le mien. Je saisis toutes ces souffrances, je les ressens et en veux ma part quoique je n'en manque pas de mon côté. Que j'aimerais à être à côté de vous en ce moment pour compatir, vous consoler, vous pousser dans la voie du renoncement et du sacrifice si j'en étais digne et capable. Mettez la main à l'œuvre pour les réformes. Soyez forte autrement que par l'esprit et la volonté : passez aux œuvres matérielles, ce sera une excellente mortification qui sera bien agréable au bon Maître – Je vois que vous sentez qu'il vous demande Cette preuve active d'humble dévouement. C'est du reste votre côté faible, vous le savez et vous correspondrez à l'attrait de la grâce. Je causerais avec vous des heures encore, il me faut mettre en pratique ce que je prêche. J'en ai mille occasions.

Puisque vous me dites que ce vous sera une consolation de vous occuper de moi, voici en peu de mots de quelle sorte vous pouvez m'aider en ce moment très utilement. Nous avons le plus pressant besoin d'une personne comme celle indiquée par Mme Genton, j'ai écrit à cette Dame il y a plus de 15 jours et j'ai adressé ma lettre rue Sala avec ces mots (en cas d'absence à Mme Louis Tresca cours Morand 21) qu'est devenue cette lettre ? Je pressais Mme Genton de décider la demoiselle en question à nous venir ; Employez vous dans ce sens tant que vous pourrez informez vous de la position, du caractère, des qualités et des prétentions je veux dire des désirs sous le rapport matériel – Nous sommes pauvres, grâce à Dieu, nous avons donc à prendre de la peine pour faire son Oeuvre.

Si la personne en question ne veut pas venir cherchez m'en une autre S.V.P.

Je vais vous envoyer les taies d'oreiller, vos jupons, quelques cols et manches. Il n'y avait pas de toile pour les manches à haut poignet, il n'y en avait que pour les cols et les autres manches. Faut-il acheter de la toile aussi belle ? il reste un grand morceau de Nanzouk après avoir pris 6 paires de manches. Je vous enverrai le reste avec les livres dans la petite caisse – j'ajoute deux robes de Damas à teindre en violet si c'est possible ou en noir.

Ma pauvre sœur ne se lève plus du tout et est toujours dans le même état. Deux de mes nièces, (filles de mon frère Palamède) viennent de revenir malade des Oiseaux. Leur mère est malade depuis 7 ans. Ils habitent à deux lieues d'ici – Mlle de Waldeck est en mauvais train de santé – moi bien misérable et fort émue des peines de ma famille et de mes amis. Dieu soit béni.

Je vous embrasse et vous vous aime autant que vous pouvez le souhaiter et je vous suis bien doucement unie et dévouée dans le cœur de Jésus

Louise

Je plains votre bon mari, ces coups sont terribles pour les hommes mais je le féliciterai bien fort de vous avoir pour consolatrice
Je ne relis pas pardon –

Montluçon 17 mars 1863

C'est en arrivant de Moulins où j'avais été passer quelques jours au Sacré Cœur, que j'ai reçu votre lettre, ma bien chère Marie. Pendant ces bonnes heures de retraite qui m'ont été accordées dans cette Sainte maison, j'ai bien souvent passé à vous : j'ai parlé de vous au divin Maître, qui vous éclaire et vous conduit avec tant de douceur et de force, au milieu même de ces ténèbres de l'épreuve où vous cherchez votre route – je vous suis avec la plus tendre affection la plus douce compassion et ce vif et profond intérêt de l'âme qui ne se contente pas de souffrir avec ceux qu'elle aime et de les consoler, mais qui a besoin de se résigner, de combattre et de triompher avec eux pour l'amour de Dieu source, vie et fin de son dévouement ---

Vous êtes en face des sacrifices et des difficultés de tous les jours, ma pauvre amie. Rien n'est plus pénible à la nature. Je ressens tous ces petits froissements, ces petites peines qui vous lassent plus que les grandes. C'est là cependant où vous recueillerez le plus utilement. Ne laissez donc rien perdre. Votre pensée de trancher dans le vif, en abandonnant pour le moment, Lyon et ses entraves, pour habiter la campagne très voisine de cette grande ville, me paraît bien sage. Je ne puis juger assez complètement votre position actuelle, les divers intérêts en présence, pour avoir un avis absolu sur ce sujet, mais ce que j'en sais ; l'intérêt de l'éducation et de la santé de vos filles, le bien de votre âme, me feraient pencher fortement pour le parti de l'habitation à la campagne. Votre bon mari le désire, votre attrait et votre raison vous y portent, n'est ce pas l'indication de la divine volonté. Loin de redouter l'isolement du monde pour vous, je le souhaite : Le Souverain Maître vous y fera sentir mieux et plus constamment son action bienfaisante ; sa grâce vous instruira – Vous prierez, vous l'écoutez vous agirez dans la plénitude de la paix, de la liberté intérieure de cette bonne volonté qui se développe en vous avec une simplicité qui est le cachet des œuvres de Dieu. Courage donc, ma très chère. Consultez l'esprit Saint et suivez ses inspirations. Je m'unirai du fond du cœur à vous pour attirer toutes les bénédictions de N.S. sur votre bonne petite Marie Jeudi. Cette première communion de votre chère enfant doit émouvoir votre âme de manière à la consoler de bien des misères – Nos orphelines prieront toutes à votre intention ce jour là ; Félicie ma charge de vous dire qu'elle le fera avec toute l'affection qu'elle a pour vous – Ma pauvre Sabine pensera aussi à Marie dont elle me demande de temps en temps des nouvelles – Sa mère est à peu près dans le même état. Cela peut durer des mois encore – quelle terrible maladie – nous commençons une neuvaine au Saint Curé d'Ars pour cette pauvre malade aidez nous à solliciter un miracle.

Vous avez eu la bonté de vous occuper de notre Orphelinat. Merci. J'ai regretté que la réponse de Mme Genton ait été négative mais je ne perds pas l'espoir de voir un jour cette bonne Mlle Barbier s'unir à nous. Si je puis aller jusqu'à Lyon cette année, nous y arrangerions peut être bien des affaires et quel bonheur de vous y voir dans votre solitude. Cela sans préjudice de votre visite ici bien désirable et trop désirée peut être ? non pourtant, le bon Dieu ne trouve pas d'excès dans notre Sainte affection, j'en suis sûre. J'en reviens à la maîtresse d'ouvrage Mlle Barbier aurait vécu avec nous comme associée ; c'est tout autre chose qu'une maîtresse ainsi votre pensée qu'une ouvrière sans éducation ne nous serait pas utile, ne serait pas exacte. Si vous rencontriez une personne dévouée et d'une piété vraiment solide, sachant bien couper et coudre et ayant les qualités nécessaires pour diriger un peu l'éducation de pauvres enfants destinées à servir, vous me feriez grand plaisir de vous en occuper. Si elle est habile et active elle nous serait très utile et si elle a quelque vocation religieuse, ce serait parfait. Nous donnions 200 f. à la jeune personne

que vous avez vue. Plus tard on pourrait augmenter ces petits appointements si la maîtresse rendait de vrais services à l'œuvre par son habileté. Si donc vous trouvez quelqu'un, vous pourriez en parler à la bonne Mme St Gérard qui est encore au Calvaire pour trois semaines et qui sait ce qu'il nous faut. A propos, avez-vous pu la voir ? elle me dit tout son désir de faire votre connaissance. C'est une Sainte âme, austère et aimante, d'une charité et d'un zèle admirables elle habite à Fourvières, rue du juge de paix 20 – avez-vous su que Mme Privat (Mlle de la Majorie que nous avons vue à Nérès) était établie à Lyon avec un de ses fils. Tachez de la voir et dites lui mes tendres sentiments pour elle. En ce moment vous jouiriez doublement des rapports que vous auriez avec cette charmante femme qui a tant souffert et n'a trouvé qu'en Dieu la consolation et la paix.

Je n'en finis pas. Vous voyez si j'ai envie de me priver de communiquer avec vous. Pour me donner plus tôt cette consolation j'ai été ravie, ce matin, d'être réveillée d'assez bonne heure pour faire ma méditation et mes prières de 5h1/2 à 7h. J'ai tant à faire, au retour, que je n'aurais pu sans cela, m'accorder cette bonne causerie aujourd'hui.

Pour les petites affaires de nos œuvres que vous faites si bien, voici ce que je souhaite : 1°- vous voudrez bien me renvoyer les étoffes teintes aussitôt que possible---- la dernière robe pourra être teinte en noir si on ne peut la réussir autrement – je préfère celle dont vous me parlez, (la grise) en rouge si la teinte peut être bonne et si elle était semblable à celle qu'on a dû teindre déjà ce serait très bien parce que ce qui manquerait d'une robe pourrait être pris sur l'autre. On moirera cette robe grise bien entendu. Si vous pouviez obtenir des tapisseries à faire, ce serait utile en ce moment. Vos cols et manches vont-ils ? J'en suis en peine, avez-vous trouvé toutes choses assez bien faites. Je crains que non. Vous me le direz simplement. Vous aurez compris qu'il restait à vous envoyer 12 taies d'oreiller, 6 cols paires de manches dont les grands poignets manquent faute de toile (répondez moi à ce sujet) – puis les restes de vos mousselines et nanzouk et les livres que je dois vous renvoyer. J'expédierai tout lorsque vous m'aurez dit ce que je dois faire pour les poignets.

Il ne faut pas que j'oublie de vous conter ce qui nous occupe particulièrement pour notre chère Œuvre en ce moment. Nous allons commencer à bâtir la chapelle au mois d'avril. On fait un fervent mois de St Joseph pour obtenir les ressources nécessaires. Nous avons le 1^{er} Mars seulement 5700 de souscriptions faites depuis longtemps et nous n'avons aucun espoir de secours ici. J'ai donc demandé à St Joseph de nous faire trouver dans ce mois 5000 encore, afin que nous osions commencer. Je ne doute pas que nous ne soyons exaucées. Priez avec nous, c'est là l'aumône que N.S. veut que vous me donniez. Vous auriez été trop contente ma chérie, d'en donner une autre. Maintenant pour vous donner une consolation après ce petit sacrifice vous saurez que la belle robe noire que vous m'avez envoyée nous a fait non seulement un ornement mais encore qu'elle nous a produit 50 f. que je déposerai au pied de St Joseph de votre part le jour de sa fête pour la nouvelle chapelle. Nous en serons l'une et l'autre contentes, comme des enfants : c'est ainsi qu'il faut être. Sur ce, je vous embrasse du fond du cœur et vous assure que je vous suis très fortement et tendrement unie dans le cœur de Jésus

Louise

Mr.Tresca continue bien ses affaires comme par le passé ?

Montluçon 10 juin 1863

Je pense bien souvent à vous, ma chère Marie, et ce n'est pas sans regret que je me suis privée de vous le redire depuis votre dernière lettre. Je vous savais dans cette demie solitude où on ressent plus profondément encore le poids de l'épreuve, peut être, et je voudrais en prendre ma part si le Divin Maître daignait m'en accorder la consolation. L'union de nos cœurs dans la prière, en sa sainte présence, peut seule contenter notre mutuelle affection, surtout dans l'éloignement où nous sommes. La fête du Cœur de Jésus, que nous célébrons vendredi, nous rapprochera bien heureusement. C'est la fête du Saint Amour... Réchauffons donc nos âmes à ce foyer divin, mon amie, qu'est ce qui peut leur suffire en ce monde ? Plus on vit, plus cette vérité nous apparaît dégagée du voile des illusions qui accompagnent les espérances de la jeunesse – profitons de tout pour nous rapprocher de Dieu et aimer plus parfaitement en lui ceux qu'il nous a donnés. Monsieur Tresca doit être parti pour la Russie ? Quel long voyage et combien je souhaite qu'il en revienne satisfait sous tous les rapports ! vos chères filles vont-elles bien ? Mlle Mathieu vous seconde t elle comme vous le voulez ? et vous-même, ma très chère, où en est votre santé ? il semblerait que vous avez grand besoin, en ce moment, de la voir se fortifier ; mais la Providence en dispose peut être autrement, comme de ce côté.

Je continue, en effet, à être assez misérable l'état de ma pauvre sœur m'impressionne trop douloureusement pour que mes maux ordinaires n'en soient pas augmentés. D'ailleurs l'obligation de passer chaque jour plusieurs heures auprès de son lit et de renoncer à toute autre sortie en voiture n'est pas favorable à une personne qui passe déjà tout l'hiver sans bouger. On me presse d'aller à Nérès la semaine prochaine quand ce ne serait que pour changer d'air. Si ma sœur n'est pas mieux, je n'oserai pas m'éloigner 8 jours.

Mes autres occupations sont nombreuses en ce moment. La chapelle est commencée et des affaires difficiles à régler, à ce sujet, m'ont un peu fatiguée. Mais comment me plaindre des petites peines et difficultés qui se peuvent rencontrer sur notre route lorsqu'elle conduit à l'accomplissement des desseins de Dieu, et à sa gloire par conséquent. J'espère que nous aurons la joie de vous avoir bien des jours cet été et que nous pourrons nous entretenir à cœur ouvert de tout ce qui nous intéresse.

Il faut que je vous quitte pour aller assister à l'instruction qui se donne à la chapelle deux fois par jour, pendant le triduum préparatoire à la grande fête de la Maison. Renouvelons ensemble vendredi, notre consécration au divin cœur de Jésus, ma bonne Marie. C'est là où je vous demeure bien tendrement.

Louise

J'ai encore un moment avant le courrier. Je veux ajouter à ces lignes écrites à la hâte, une prière, ma chère amie. Donnez moi de vos nouvelles le plus tôt possible et mille détails sur vous et ce qui vous touche. L'état de la Pologne*, de la Russie m'occupe encore plus à cause des affaires de Mr Ta. Quoi qu'il arrive, demeurons bien sûres que la main de Dieu dirige tout à notre plus grand bien. Vivons des pensées de la foi. C'est pour vous encore plus que pour beaucoup d'autres, le premier besoin de votre esprit, le véritable élément du bonheur de votre cœur. Vous savez que le mien vous est sincèrement dévoué.

Les petits morceaux de velours étaient un essai. A teindre en rouge je crois. On n'a pas renvoyé les rubans. Les teintures sont à merveille. Je vous dois une grosse somme. Merci pour les étoffes – vous me les apporterez.

* après l'insurrection de janvier 1863 le duché de Varsovie fut annexé à la Russie. Les catholiques furent persécutés plus que jamais. L'archevêque de Cracovie fut déporté, des prêtres accusés d'avoir participé à l'insurrection furent mis à mort. La plupart des couvents furent fermés malgré l'énergique protestation de Pie IX. (cf. Boulenger : Hre de l'Eglise n°197)

Vichy hôtel des thermes
30 juin 1863

Je crains que vous ne partiez pour Nérès pendant que je suis ici, ma bonne Marie. J'étais devenue si souffrante qu'on a décidé qu'il fallait absolument venir à Vichy. Je comptais n'y passer que 10 jours mais le docteur exige un traitement sérieux.

3 juillet. Cette lettre a été interrompue par de nouvelles inquiétudes sur ma pauvre sœur qui semblait toucher à ses derniers moments lundi – Je recevais dépêche sur dépêche. Mon médecin s'opposait à mon départ ainsi que Mlle de Waldeck. J'étais bien trop souffrante pour supporter un voyage précipité et ces terribles émotions. J'ai attendu... et de meilleures nouvelles sont venues me rassurer, grâce à Dieu. Quels soucis remplissent la vie, chère amie et qu'il nous est donc nécessaire d'élever sans cesse vers Dieu les regards de notre cœur !

Allez vous partir pour Nérès ? Je voudrais bien que votre voyage coïncidât avec mon retour à Montluçon. Je serai si heureuse de vous revoir, de profiter, autant que possible, de votre voisinage. Je n'irai pas prendre les bains qui me seraient défavorables cette année mais vous viendrez passer quelques jours avec nous et me dédommager un peu de nos bonnes causeries de chaque jour, à l'hospice. Allez vous mieux ? Monsieur Tresca est-il parti ? Vous amènerez donc gentille Marie ? J'en suis fort aise. Ma pauvre petite Sabine la verra imaginez vous que cette enfant n'a pas la moindre idée du danger où est sa mère. Si je disposais d'elle, je ne la laisserais pas dans cette illusion, mais ma pauvre sœur en a trop elle-même pour qu'on ose attrister sa fille de façon à ce qu'elle s'en aperçoive tout à coup.

Je suis ici avec ma bonne Félicie de Waldeck qui ne va pas mal mais a été très inquiète de moi à mon arrivée. J'étais en assez mauvais état, il est vrai – Je me trouve mieux aujourd'hui. J'ai pu prendre l'air dans le parc ces deux derniers jours. Si je n'ai pas de plus mauvaises nouvelles, je resterai sans doute jusqu'au 8 ou 10. je me reposerai au Sacré Cœur de Moulins en passant et reprendrai ensuite le chemin de Montluçon.

Donnez moi promptement des détails sur votre santé, chère amie, dites moi vos projets.

Je vous embrasse de tout cœur, je vous quitte à regret, mais je suis fatiguée
Adieu croyez bien à ma tendre affection

Louise

Nous avons dans notre hôtel Mme et Mlle Gastu : qui sont ces dames. Elles m'ont dit avoir habité près de vous aux environs de Lyon. Il y a aussi Mr et Mme Chafrine agent de change.

Vichy 23 juillet 63
Maison Henri Deschâtres place de la chaume

Merci mille fois de votre bonne lettre, chère Marie. Je sais bien tout ce que votre affection vous inspire de compassion pour moi en ce moment – J'en suis bien touchée. C'est une si vraie consolation que cette union de nos cœurs et de nos pensées en Dieu !... là je trouve tout ce qui me manque. Venez me voir, ma très chère. C'est ce que vous pouvez faire de plus aimable, de plus doux pour votre amie. Je serai ici jusqu'au 2 ou 4 août : il faut que je suive sérieusement le traitement commencé afin de n'y pas revenir si c'est possible. Je vais mieux depuis deux jours. Mon médecin espère une grande amélioration dans ma santé après cette saison d'eaux, peut être le Providence en fera t elle son instrument. Il semblerait utile que j'aie un peu plus de forces pour remplir mes devoirs. Dieu seul sait le dernier mot de cela et de toutes choses. Lui seul aussi a le droit de vouloir : et que je l'en bénis sincèrement pour ma part ! Que j'aime donc à le voir dominer tout en moi et hors de moi ! Oui sa bonté m'a ménagé bien des adoucissements à mes peines. A part ce qui regarde sa gloire, je ne jouis pour moi, en ce monde, que des bonnes et saintes affections et j'ai de si excellents amis, - Félicie est en effet d'un admirable dévouement et sa tendresse est sans limite – elle vous aime bien fort. Venez donc nous rejoindre ; quoique Vichy soit plein, nous trouverons bien une chambre là ou là pour deux jours et quelle consolation de causer cœur à cœur ensemble tout à notre aise. Nous nous aimerons à servir le divin Maître qui nous a conduites l'une vers l'autre et si doucement liées.

Ma pauvre petite Sabine sera contente d'avoir Marie. Elle va bien mais quel triste brisement, pour nous qui comprenons cela, que celui qui sépare une si jeune enfant de sa mère. Dieu a ses desseins il mettra en moi avec ma tendresse naturelle et surnaturelle pour cette petite âme tout ce qu'il faut pour la guider heureusement vers lui.

Je suis bien aise que vous connaissiez mon bon Evêque, si bon pour moi en particulier. Je voudrais pouvoir lui écrire. Je suis accablée de lettres et mon traitement me prend bien du temps. Ma petite fillette aussi. Je marche très peu et difficilement, bien moins que l'an dernier. Si je recule ainsi, au spirituel, j'en serais inconsolable – priez donc bien pour moi – Si Mr l'abbé Gibert vicaire général est à Nérès et que vous ayez l'occasion de lui adresser la parole, dites lui que je vous demande s'il est à Nérès ; cela vous fera entrer en relation ; vous lui parlerez de l'œuvre des Eglises, il est directeur de l'œuvre dans le Diocèse – tout cela si cela vous convient. Je tâcherai d'écrire--

Cette bonne Mme Duchau me fait peine quelle excellente femme ! Les Cossigny vont venir ici. C'est Madame qui est bien malade. Valérie est beaucoup mieux elle me demande, dans sa dernière lettre, de vos nouvelles. Mr de Quatrebarbe est il à Nérès ? quelles bonnes soirées nous avons passées avec lui l'an dernier. On ne peut que les regretter.

Félicie se joint à moi pour vous embrasser mon amie. Sabine embrasse Marie. Je suis contente que ces enfants se retrouvent. Tâchez de prendre à l'orphelinat vos livres qui sont sur la table du salon et votre linge.

Adieu encore, et à bientôt, je bénis le Seigneur de me préparer cette douceur – toute à vous à jamais en lui

Louise

Mr le Curé de St Paul va souvent voir Mgr à Nérès. Offrez positivement mes respects au bon abbé Lejeune v.général et dites lui que je lui demande de prier pour ma pauvre sœur.

Montluçon 31 août 1863

Je me préoccupe avec vous de la solution des questions que vous me posez, ma bien chère amie. J'y ai beaucoup pensé devant Dieu et ne veux pas tarder à répondre à votre bonne lettre. Celle-ci vous trouvera en Champagne, au milieu de votre nombreuse famille, jouissant de l'air et l'absence des mille détails de votre vie habituelle repose votre âme, combien je souhaite que ce séjour vous soit bon et doux dans l'acceptation chrétienne de ces mots. La proximité de l'église aidera à la réception de ce bienfait et ma prière vous y suivra fidèlement.

Nous continuerons ç y demander ensemble la lumière pour que vous décidiez ce qui est le mieux pour l'éducation de vos chères filles. Il me semble que vous avez, en effet, de bien graves raisons pour vous séparer de Mlle M. Les impressions sont déjà bien vives à l'âge de Marie et elle ne doit en recevoir que de bonnes de la personne qui partage avec vous la direction et la surveillance de tout ce qui la touche. Quant à vous charger seule de l'éducation de vos deux filles, cela me paraît une décision si importante que je n'oserais vous donner un avis absolu à ce sujet et je crois qu'il faut réfléchir longuement avant de la prendre. Le désir de Mr Tresca devrait peser beaucoup dans la balance et je ne suis pas surprise que vous vous sentiez inclinée à y céder sans grande hésitation. Votre nature généreuse doit vous y porter aussi et la pensée d'embrasser, pour plaire à Dieu et à votre mari, un devoir difficile, pénible et qui vous séparerait un peu plus encore des entraînements du monde doit sourire à votre âme et ranimer le sentiment des bons desirs que N.S. y entretient par sa grâce ; rien n'est comparable à la direction maternelle dans l'éducation d'une jeune fille, lorsque la mère est ce que vous êtes, chère Marie. Cela n'est pas douteux, et si j'étais sûre que votre santé pût supporter la fatigue, la sujétion, les longs efforts que demande cette œuvre, si je ne craignais pas que cela vous parût trop pénible après la vie facile que vous avez menée, si vous me disiez que vous vous sentez vraiment détachée de votre liberté et que la grâce vous persuade que vous ferez mieux en vous dévouant sans réserve à cette belle mission, je vous dirais à mon tour, entrez courageusement dans cette voie vous y trouverez des forces et une joie intime qui suit l'accomplissement généreux des desseins de Dieu. Vous jouirez de la satisfaction de votre bon mari : dans votre position actuelle vos efforts, pour diminuer ses charges et le rassurer sur l'avenir, le soutiendront – priez et agissez – Mais si votre santé ne peut supporter la présence presque continuelle de vos enfants autour de vous ; si vous sentez une grande répugnance à vous asservir à la nécessité de les surveiller beaucoup ; que vous craigniez d'être obligée de les laisser souvent avec des domestiques soit pour leurs sorties, soit pendant les leçons des maîtres, réfléchissez bien aux inconvénients.

Vous pourriez certainement au bout d'un an revenir sur votre décision et reprendre une gouvernante, mais alors ne tranchez pas trop la question pour votre famille afin d'éviter, pour plus tard, le reproche d'inconsistance dans le caractère, ce qui peut diminuer l'estime que vous devez conserver pour le bien de vos enfants au milieu des vôtres : autant qu'il est en vous de le faire.

Donnez moi de vos nouvelles, parlez moi beaucoup de vous, de vos affaires, de ce qui vous touche enfin.

Félicie de Waldeck part jeudi avec ma petite Sabine, qui ira en Normandie. Félicie passera à Epernay vendredi de 11h à 11h25 elle serait ravie de vous voir, mais elle craint que cela vous fatigue. Si ce n'est pas loin de chez vous, allez l'embrasser. Je suis triste de ce départ. Je vais être bien solitaire et quoique j'aime beaucoup la solitude cela me paraît plus qu'il ne faut de ne la pas partager avec cette chère amie. Je ne bouge pas, parce que je souffre continuellement. Je me distrais en m'abandonnant à la douce providence du Cœur de Jésus et en m'occupant de nos œuvres et de ma petite Sabine qui n'est pas la moins considérable. Elle embrasse Marie de tout cœur.

Nous avons reçu votre paquet d'ouvrage ce sera fait. Le carré de tapisserie n'a pas été envoyé. Adieu, ma très chère Marie, je suis bien touchée bien contente que vous m'aimiez si bien je vous le rends avec intérêts, soyez en sûre, rappelez moi au souvenir de Mme votre Mère que je serais heureuse de rencontrer encore à Nérès. Je vous embrasse du fond du cœur et suis toute à vous.

Louise

Je fais des vœux pour que vous puissiez aller à Conflans

Montluçon 18 octobre 1863

Je suis tout à fait inquiète de vous, ma chère Marie. J'attends chaque courrier avec l'espoir qu'il m'apportera de vos nouvelles, mais je commence à perdre patience. Il y a deux mois que je vous adressai, à Avenay, une longue réponse à une bonne lettre que vous m'aviez adressée avant de quitter Lyon. Que vous est-il arrivé depuis ? n'êtes-vous pas plus souffrante plus préoccupée d'inquiétudes qui en sont aussi pour moi ? quelques lignes d'explication, je vous en prie.

Depuis vous, j'ai eu fort à faire. Ma petite Sabine a été chez mon frère** en Normandie. J'ai dû préparer son entrée au Sacré Cœur de Moulins : m'occuper de ses affaires de tout genres.

Ma bonne Félicie ne revient de Metz que le 22 quittant cette ville le 20 pour Paris. Si vous alliez vous rencontrer !...J'ai hâte de la revoir. La fin de l'année apporte la nécessité d'agir encore plus pour nos chères œuvres. Voici la chapelle qui avance. On ouvrira dans 15 jours. La retraite des Dames aura lieu vers le 25 nov. puis l'exposition des travaux pour les Eglises pauvres. Les comptes rendus de l'œuvre des Orphelines ; l'organisation de la Loterie. C'est vous dire que nous ne risquons pas de nous ennuyer. Grâce à Dieu je vais mieux.

Vous nous avez laissé ici de jolis médaillons fond bleu pour une croix d'ornements, il en manque 4 grands et un petit. C'est dommage. Avez-vous eu l'intention de les terminer ou faut-il essayer d'appareiller les nuances et faire achever ce joli ouvrage ? Ce serait difficile pour nous avant l'exposition et je le regretterai – pourtant ne vous accablez pas, chère amie. Je suis déjà charmée d'avoir cette partie importante du travail. Lorsque je vous saurai de retour à Lyon je vous enverrai les cols et les manches confiés à l'ouvrier avec des étoffes à teindre pour l'œuvre des Eglises. Si je savais l'adresse de votre teinturier je vous éviterais la peine de vous occuper de ces détails.

Mais passons à des choses plus importantes et qui me tiennent au cœur. Comment vont vos filles et quel parti avez-vous pris à leur sujet ? Vous êtes-vous séparée de Mlle Mathieu ? la santé de Marie est-elle remise ? Je trouve qu'elle est plus pâle et maigre que l'an dernier. Sabine ne s'est pas fortifiée non plus. Ceci me tourmente un peu, mais je prends tous les moyens en mon pouvoir pour aider au développement de ses forces. Elle est à merveille au Sacré Cœur, situé au milieu des champs à un quart d'heure de Moulins. J'aurais aimé à lui voir vos filles pour compagnes.

Comment avez-vous passé vos vacances ? la solitude de l'âme n'a-t-elle pas été en proportion du nombreux et si aimable entourage où vous avez vécu ? C'est probable et pourtant N.S. au S.tabernacle peut tenir lieu de tout et il vous veut si généreusement à lui, si fidèle à votre belle et difficile mission au milieu de vos familles que j'espère qu'il aura accompli pour vous cette divine promesse : si quelqu'un m'aime je l'aimerai aussi et je me manifesterai à lui.

A bientôt, ma très chère amie, écrivez moi conservez moi intact le bon trésor de votre pieuse tendresse. La mienne est et demeurera tout ce que vous pouvez souhaiter de plus dévoué in cordé Jesu

Louise

Où en sont les affaires de Russie ? J'en suis bien affectueusement occupée pour vous et inquiète pour votre bon mari.

* - Avenay Val d'Or (Marne), où se trouvait la propriété de famille des Paris qui y réunissaient chaque été leur nombreuse famille.

** - Louis, marquis de Montaignac, amiral et futur ministre de la marine, avait épousé Sabine d'Auberville dont les parents avaient des propriétés en Normandie. Louise Thérèse était très liée avec la mère de sa belle sœur et de madame de Lamoricière.

Montluçon 27 oct 1863

Que je vous plains, ma chère Marie, d'avoir eu tant d'inquiétude sur votre petite Paula. Je me doutais bien que vous souffriez, mais si j'avais su à quel point l'épreuve se faisant sentir à votre cœur, le mien vous aurait dit plus tôt sa tendre compassion. Aujourd'hui j'ai à vous féliciter d'avoir supporté si chrétiennement une peine qu'on ne peut comparer à aucune autre, pour une mère. Le bon Dieu vous a soutenue, éclairée, consolée et vous l'avez suivi portant sa croix. Je l'en bénis, ma très chère amie. Voyez combien il vous attire et ôte les obstacles qui pourraient vous empêcher d'aller à Lui.

Félicie est enfin revenue. Nous jouissons profondément de notre réunion. Elle me charge de mille amitiés pour vous. Nous sommes fort occupées et pourtant je suis si maladroitement ces jours-ci parce que j'ai mal à plusieurs doigts, que je n'avance guère à mettre à jour ma correspondance et mon travail. Je ne veux pas que vous vous fatigiez à terminer les 2 ou 3 autres dans la maison. J'ai monté la croix du dos de la chasuble sur moire blanche ; les médaillons font un effet charmant. Vendredi dernier, à une nombreuse réunion d'ouvrage, nos associées s'extasiaient sur votre adresse et votre zèle infatigable, ma généreuse Marie. Je leur montrais la bourse comme échantillon de la chape que vous avez entreprise. Vous n'imaginez pas l'action produite sur bonnes âmes par un bon exemple comme celui là. A Notre Seigneur en revient la gloire et à vous la consolation, la douce joie, l'humble confiance qui accompagnent le dévouement aux œuvres qui sont inspirées par l'amour de son cœur sacré.

La chapelle est à moitié couverte. Nous sommes enchantées ; elle sera très convenable – Nous prenons déjà des renseignements sur le prix des vitrines, des autels au meilleur compte possible. Nous rêvons un vitrail pour l'ogive au dessus de l'autel représentant N.S. montrant son cœur. On prétend que pour 400 f on en aurait un convenable. On pourra se contenter pour les autres fenêtres de petits carreaux de couleur qui sont plus de moitié moins chers.

Vous voyez que notre œuvre chérie nous donne, d'avance, les meilleures préoccupations qui sont déjà des jouissances.

Vous allez retrouver Monsieur Tresca. J'ai hâte de VOUS savoir à Lyon pour vous et pour vos filles. Votre arrangement me paraît très heureux. Espérons que vous passerez tranquillement votre hiver sous le regard du Seigneur dans la pratique des vertus de la vie cachée. Je prie pour vous je pense à tout ce qui vous intéresse. La santé de Madame votre mère me préoccupe. Dieu veuille faire son œuvre dans cette âme !...

Adieu, ma chère Marie, je vous embrasse du fond du cœur et suis toute à vous.

Louise

Melle Rainaud,* l'une de nos bonnes associées a dû faire déposer chez vous, un petit paquet à mon adresse. Il contient entre autres une robe à raies que je vous prie de faire teindre, aussi vos cols et manches. Vous voudrez bien me renvoyer toutes les étoffes teintées avec l'autre petit paquet de Mme Lamon. Accusez mes doigts malades de ce griffonnage. Ma Sabine va très bien et est enchantée de son couvent. D.soit béni !

*- Anna Rainaud –ou Raynaud- (1824-1904) fut une des premières associées de Louise Thérèse. Après de fréquents séjours à Paray le Monial, elle y remplaça en 1886 Félicie de Waldegg appelée à la fondation de Toulouse. En 1900 elle donna asile aux Jésuites chassés de leur maison et abrita les restes du Père Claude de la Colombière qui restèrent pendant 12 ans dans la sacristie de l'orphelinat de Paray le Monial transformée en oratoire.

Montluçon 25 nov. 1863

Faites moi écrire quelques lignes par Marie ma très chère amie. Je suis très inquiète de vous ; de Paula, qui peut avoir supporté difficilement le long voyage d'Avenay à Lyon. Vous êtes vous réinstallée en ville ? Monsieur Tresca n'a-t-il pas été obligé à une de ses fatigantes excursions en Russie ?

Enfin qui arrête votre plume, ma pauvre amie ? Je voudrais que ce fût la distraction que donnent les pures joies de la famille, mais je tremble toujours que ce soit la souffrance. C'est assurément encore une bénédiction de Dieu pour une âme comme la vôtre, mais alors j'ai besoin de la partager, de compatir, de prier davantage avec vous ; de vous rappeler mon affection plus qu'à l'ordinaire.

Je suis très occupée ces temps ci. La retraite des Dames s'ouvre lundi dans notre chapelle. L'exposition des travaux pour les églises ; les rapports sur les diverses œuvres prennent un peu plus mon temps : mais ma santé étant meilleure, tout cela est bien plus facile – J'ai de bonnes nouvelles de Sabine qui n'oublie pas Marie.

Mlle de Waldeck vous fait mille amitiés .

Adieu, chère amie, je vous aime et vous embrasse du fond du cœur ; demeurons bien unies dans la prière et le sacrifice.

Louise

Je vous ai adressé un paquet contenant vos manches et vos cols et des étoffes à teindre. Vous avez dû trouver à votre arrivée un autre paquet laissé par Mlle Rainaud. Il renferme diverses choses qui peuvent être utiles à l'orphelinat et 2 robes à teindre l'une en vert et l'autre en rouge cramoisi, si c'est possible – on a oublié ici un reste de votre jaconas pour guimpes que je vais vous envoyer par la poste. N'avez-vous pas été mécontente de travail des orphelines ? l'ouvrage manque encore à l'ouvrir.

Montluçon 10 Xbre 1863

Me voici bien satisfaite d'avoir un moment à moi pour répondre à votre bonne lettre, ma très chère Marie. Vous avez été bien souffrante ? J'en suis en peine, vous me direz si cela a passé.

Je vous vois remise à votre vie habituelle ayant réglé celle de vos filles et continuant à ressentir le secours de Dieu qui bénit vos efforts et votre bonne volonté. J'en jouis profondément. Oh ! dévouez vous, mon amie. Suivez cette douce lumière de la grâce qui attire votre âme et la conduira dès ce monde, au seul bonheur digne d'elle ! Je sais bon gré à Mr.T. de s'apercevoir de votre désir de lui être agréable. Cela est trop rare, malheureusement et un mari qui apprécie les vertus d'une femme chrétienne et les encourage, excite toujours chez moi un sentiment d'estime particulière – vous allez être fort occupée j'espère que Marie et Paula seront aussi dociles qu'heureuses de vous avoir davantage et sans gêne qu'impose toujours la présence d'une institutrice. Courage, vous dirais je souvent si j'étais près de vous, car votre mission ne se remplira pas sans soucis et sans fatigues malgré toutes les pures joies du dévouement maternel et du devoir accompli mais vous avez le secret de la route qui conduit au Dieu de toute consolation.

L'état de santé de Madame votre Mère est un sujet d'inquiétude. Il faut beaucoup prier je comprends tous vos sentiments à cet égard. Peut être nous rencontrerons nous à Vichy. Mon traitement m'a été très favorable. Je suis vraiment moins faible. Je viens de passer quinze jours très fatigants. imaginez notre petite maison pendant une retraite quatre personnes de nos amies y logeaient (Mme de Bar, de Verdalle et de St Gérard) un ménage à tenir avec notre si simple organisation – les instructions se succédant pendant 8 jours. Plus de 60 dames de notre société parfaitement exactes à chacun des exercices – plusieurs venaient me parler en particulier tous les jours : à la fin, les réunions d'œuvres ; les rapports sur ces œuvres, le bon P.de Nolhac à mettre au courant afin qu'il n'omette rien d'utile au bien, tout cela emploie les heures, je vous assure ; et Félicie qui s'est beaucoup remuée ainsi que Blanche de Bar doivent être fatiguées. Moi, c'est tout simple, mais ce qui ne l'est pas c'est que je ne sois pas malade, je le méritais bien. Me voici au repos avec un peu de courbature, mais si consolée de l'accroissement du bien autour de nous que je ne sais comment en remercier Notre Seigneur. Cela me rend trop heureuse.

Après la retraite des Dames, nous en avons donné une à la congrégation des enfants de Marie de la Paroisse, ouvrières et domestiques. Le père de Nolhac dont le zèle est infatigable comme sa bonté, a bien voulu les prêcher lui-même pendant trois jours. La fête de mardi dans notre petite chapelle, était touchante 80 jeunes filles dans ce pauvre sanctuaire !... Quel plaisir nous aurons à voir la nouvelle chapelle terminée. Comme le bien s'y fera mieux !

J'ai reçu votre caisse. Que vous êtes donc aimable, chère amie ! Certainement l'étoffe de laine nous sera fort utile – vos médaillons bleus ont brillé d'un éclat sans pareil à l'exposition. Nous gardons cet ornement pour notre chapelle et nous en donnons un des nôtres à la place. Qu'est ce que cette moire noire ? est ce la seconde robe remise par Mlle Rainaud ? Ces fleurs appliquées en or qu'elle nous a envoyées ont fait merveille le jour de l'immaculée conception.

Que vous répondre pour la robe blanche à acheter ? la moire est bien plus convenable pour les ornements mais j'ignore si c'est aussi bien pour le premier emploi.

Vous voulez être dévouée, généreuse et fidèle dans les petites choses. Le Souverain Maître vous rendra victorieuse dans les grandes. Soyons bien attentives à écouter sa voix...le silence de l'âme en sa présence est un des bonheurs les plus ignorés même des cœurs chrétiens : il ne parle cependant que dans l'apaisement des bruits de la terre dans la bienheureuse solitude où nous met le dégagement des intérêts de notre amour propre. L'amour de Dieu et du prochain s'accroît en proportion de notre abnégation et quelle paix, quelle sérénité intérieure, quelle force nous apporte la confiance en Dieu et la défiance de nous même dans l'accomplissement de cette loi sainte qui n'est qu'amour.

Je prie et je réfléchis sur la réponse que j'aurai à vous faire à propose d'un Directeur aussitôt que j'aurai la lumière suffisante je vous écrirai de nouveau.

Félicie vous fait mille amitiés. Ma famille va bien Sabine particulièrement. Adieu, ma très chère, que vous dire de mon affection. Elle est si douce, si forte, si profonde et si active que je ne la crois pas susceptible d'accroissement ou de défaillance avec la grâce du Seigneur Jésus qui me rend toute vôtre en lui

Louise

Montluçon 23 janvier 1864

J'attends de vos nouvelles avec quelque impatience, ma bien chère Marie. Avez-vous été consolée, éclairée, fortifiée comme vous le serez certainement tôt ou tard par le moyen que le bon Dieu met à votre disposition ? vous me le direz bientôt. En attendant je veux vous remercier de l'envoi de nos commissions je joins ici le compte général désirant vous envoyer au premier jour, de quoi solder nos emplettes. Je suis confuse de toute la peine que je vous donne.

La robe de Félicie est arrivée à bon port. Elle vous en est reconnaissante. Vos jolis voiles au crochet ont fait merveille. Chacune les admire. Ils sont charmants c'est un début de richesse pour notre Loterie dont le succès est bien important à nos œuvres cette année. Mais vous vous fatiguez à tant travailler, pauvre amie, cela m'inquiète un peu quoique je sois fière de la façon dont vous savez employer votre temps et heureuse de cette douce affection si attentive à me faire plaisir ; tout cela remonte vers Dieu dont je tiens ce bienfait et auquel je confie l'accomplissement de mes vœux pour vous. Cette année a commencé sous le regard du Seigneur pour l'une comme pour l'autre. Vos pieux désirs sont des ailes qui vous élèvent au dessus des agitations de la terre. Vous ferez peu à peu des progrès n'exigez pas trop de vous-même, nous sommes si faibles ! mais l'obéissance indiquant les sacrifices à faire ou les petits combats à livrer immédiatement, déployons y toute l'énergie de notre volonté – n'est ce pas ?

Je vois que votre nouveau mode d'éducation pour vos chères filles vous convient. Tant mieux. A leur âge tout devient important à surveiller. Quel repos d'esprit me laisse la certitude que ma petite Sabine est guidée, à chaque pas, par des mains dévouées et expérimentées. Je trouve déjà si grave la responsabilité qui me reste.

Votre affaire diocésaine à propos du rite Romain* est elle réglée ? Il ya de grandes misères partout où apparaît le côté humain dans les discussions religieuses, mais la stabilité, la hauteur, la sagesse de tout ce qui vient de Rome, ressort davantage par l'opposition même. Les derniers correspondants m'ont fort intéressée. J'ignorais la bonne découverte de Mr.de Falloux**. Un nouveau volume d'écrits de Mme Swetchine ! J'aurai une jouissance réelle à me retrouver avec elle – avez-vous lu ce journal de sa conversion.

* Le diocèse de Lyon a eu longtemps une liturgie particulière portant une marque « johannique » du fait que par Saint Polycarpe les premiers évêques de Lyon, S.Potain et S.Irénée étaient disciples de S.Jean. en janvier 1864 : 1420 sur 1463 prêtres du diocèse de Lyon avaient adressé une supplique pour le maintien de la liturgie romaine à Pie IX qui voulait une totale uniformisation romaine. La résistance intéressait également les laïcs : « Lyon3, l'antique métropole des Gaules demande à conserver la splendeur de son rang et réclame des égards pour l'Eglise de Saint Irénée et de Saint Pothin » avait écrit en 1859 la « revue du Lyonnais ». (cité par J.Fr.Six in Antoine Chevrier p164)

Louise Thérèse, à la suite de son évêque, Mgr. de Dreux-Brézé, le plus ultra-montain, disait-on, des évêques de France, ne pouvait prendre ces querelles à la légère.

** Louise Thérèse et Madame Tresca rencontraient aux eaux de Néris le comte de Falloux. (cf lettre à Sabine du 6-7-1874 Souvenirs p264) Elu à l'Académie française en 1868, le comte de Falloux a laissé son nom à la loi accordant la liberté de l'enseignement en France.

Exécuteur testamentaire de madame Swetchine (1782-1857) il publia « Mme Swetchine, sa vie et ses œuvres » en 1860 et en 1864 : correspondance du P.Lacordaire et de Mme Swetchine ». (Larousse)

En ce moment la femme forte fait les délices de nos réunions du vendredi. Il y a vraiment d'excellentes choses présentées d'une manière originale qui y donne un charme particulier. Ce livre fera du bien, j'en suis convaincue. Je vous dois encore cette précieuse connaissance. Je voudrais pouvoir vous le renvoyer bientôt avec les moines d'Occident.* J'aurai une occasion j'espère. J'attends la femme pieuse, aussi de Mgr de Larochelle.** avez-vous lu le petit volume des œuvres d'Eugénie de Guérin, l'une de mes anciennes connaissances. Je n'ai fait que l'apercevoir il y a vingt ans en Nivernais ; mais elle m'avait touchée. Elle était douce, timide ; me répondant à voix basse comme si elle avait peur de s'entendre elle-même : elle me parut une sensitive attristée de passer à travers les froissements de ce monde ; mais je n'eus pas le temps de profiter de son apparition dans le salon de ma tante. J'étais moi-même trop timide, trop jeune pour oser m'approcher librement de cette personne qu'on me disait si spirituelle. Je me figure que dans un autre milieu, avec une Direction comme elle aurait pu en recevoir, et le secours des pieuses associations qui l'auraient soutenue, consolée, occupée elle serait devenue une aimable Sainte – mais Dieu a ses desseins.

Je voudrais qu'on eût fait disparaître certains chapitres de ce petit volume : quelques longueurs, des répétitions des phrases par trop exaltées, des jugements qui ne devraient pas se trouver sous cette plume gracieuse et simple, sur certains auteurs et il serait resté de bien douces, pieuses et délicates pensées – l'imagination domine trop. On ne peut donner cette piété comme modèle à une jeune fille.

Notre chapelle se continue. Je ne sais encore l'époque précise de la bénédiction. Elle sera au plus tard dans les premiers jours de mai. Votre belle chape y serait en effet bien nécessaire.

Adieu, chère amie, je vis bien près de vous par le cœur. Ce qui vous intéresse paraît m'être personnel. Je me préoccupe des affaires de Russie, de Pologne dont vous ne me dites plus rien. Je prie pour vous et je vous suis étroitement unie et dévouée dans le centre Divin de toutes nos affections.

Louise

* Monseigneur Landriot, évêque de la Rochelle

** « les moines d'occident depuis saint Benoît jusqu'à saint Bernard » est l'œuvre la plus considérable du comte de Montalembert. (1810-1870). Fondateur avec Lamennais du journal « l'Avenir », catholique libéral, défenseur des doctrines ultramontaines, il prit cependant parti contre l'infaillibilité pontificale à la veille de Vatican I.

Montluçon le 11 février 1864

Je prends une vive part à toutes vos tribulations et inquiétudes, ma très chère amie. Je vois que la santé de Madame votre Mère est bien gravement atteinte et cette émigration à Cannes est une grande affaire pour toute une famille au milieu de l'hiver.- J'espère que le climat vous sera bon et à vos filles aussi. Donnez moi de vos nouvelles aussi tôt que vous le pourrez. Je suis si heureuse de vous savoir mieux portante que je voudrais être assurée que cela dure.

Je suis très patraque depuis un mois. Le froid en est la cause : mais la douce Providence du Seigneur dispose tout pour notre plus grand bien. Je me résigne donc à ne pouvoir presque rien faire en dehors de mes devoirs les plus urgents. Vous avez donc trouvé une âme qui a compris la vôtre et la dirigera sûrement vers le Souverain bien. J'en rends grâce à cette Divine Bonté. Quand nous rejoindrons nous ? Nous sommes loin encore du mois de juillet. Mais demeurons étroitement unies de cœur en Dieu, ma chère Marie. Les distances ne sont rien pour les âmes qui s'entendent comme les nôtres.

Je ne puis écrire ce soir mais je tenais à vous dire combien je suis occupée de vous. Je vous embrasse et vous aime de tout cœur.

Louise

Merci pour les correspondants la femme pieuse, les lots etc... que vous êtes bonne La loterie se tirera le 4 avril. Félicie vous fait mille amitiés.

Je veux vous faire compliment du mariage de Mademoiselle votre sœur ce qui veut dire en mon style que j'unis mes vœux aux vôtres pour cette jeune fille qui vous est si chère.

Qu'est ce donc que cette belle russe dont on parle tant dans le monde des Tuileries à Paris. Ma belle sœur voudrait le savoir.

Montluçon le 13 mars 1864

Votre lettre du 24 février datée de Cannes m'est arrivée si promptement que j'espère, ma très chère amie, ne pas m'y prendre trop tard aujourd'hui, pour vous faire parvenir ces lignes à temps, avant votre départ.

J'ai été empêchée d'écrire par bien des raisons, d'abord, deux de nos pauvres petites orphelines sont mortes presque subitement dans la même semaine, cela nous a bien émues et fort occupées. Puis, j'ai été souffrante, sans avoir moins de devoirs à remplir. La chapelle ne sera terminée que dans six semaines, et la fin des travaux amène mille détails à régler, des décisions à prendre sur tel ou tel arrangement intérieur. Mon inexpérience m'oblige à de longues réflexions avant de me déterminer.

L'affaire des vitraux m'a donnée bien des soucis. Lorsqu'on a très peu d'argent on est aux prises avec mille difficultés de ce genre. J'ai dû m'adresser de plusieurs côtés pour me mettre bien au courant des prix des verrières, m'assurer du talent des manufacturiers, cela m'a enlevé bien du temps. Enfin je compte sur la toute puissante protection de St Joseph pour en arriver à un résultat satisfaisant pour la plus grande gloire de Dieu. Là est toute mon ambition.

La Loterie nous occupe beaucoup aussi. Que vous êtes donc aimablement attentive, chère Marie ! Comment avez-vous pu trouver le temps d'expédier votre précieuse petite caisse le jour même où vous quittiez Lyon ? Rien de tout cela n'échappe à mon cœur et je bénis le bon Dieu de la douce consolation qu'il m'a accordée en vous. Car si les œuvres sont la preuve de l'amour quand il s'agit de Dieu, il est certain que les actes de dévouement, la fidélité du souvenir, la tendance au sacrifice est aussi éminemment la preuve d'une véritable, profonde et tendre affection. La vôtre est bien de celles là ; elle est sainte dans son principe et sa fin, nous pouvons donc en jouir sous le regard Divin en toute sécurité. Je suis si habituellement occupée de vous, unie à vous que j'ai peine à me persuader que nous sommes si éloignées et que je n'ai pas d'occasion de vous le témoigner assez. Est-ce donc nécessaire ? J'espère que non car je n'ai pas toutes vos industries, votre pouvoir. Les heures sont remplies par le devoir du moment et je n'ai pas le temps de faire ce que je voudrais souvent.

Vous, chère amie, vous êtes étonnante – comment donc venez vous à bout d'un travail comme cette belle garniture d'autel que vous m'avez envoyée et qui ornera la chapelle le jour de sa bénédiction ? Cet ouvrage est délicieux, chacun l'a admiré. Une de nos associées le monte en ce moment et vous n'avez pas l'idée du bon effet produit – Vos lots ont fait merveille aussi. Embrassez vos chères filles pour moi en les remerciant. Sont elles gentilles !

Depuis votre dernière lettre j'ai souvent songé à votre prière matinale dans ce paisible sanctuaire au bord de la mer. Que j'y serais bien près de vous ! Je compte sur l'air pur et doux de ce pays pour remonter votre pauvre mère dont je suis bien préoccupée. Prions. Le Seigneur a des miséricordes infinies à répandre. Son amour peut éclairer cet esprit distingué, envahir cette âme qui l'ignore mais qui serait si vite conquise et consolée par la foi pratique, la confiance filiale, cette communication intime avec Dieu qui donne une seconde vie et qu'on devrait seule appeler la prière. Que vous avez raison d'en revenir toujours pour vous à l'action de grâces, à la reconnaissance, oui vous avez beaucoup reçu : jamais vous ne l'appréciez assez, parce que les dons de Dieu ne peuvent l'être complètement que dans le ciel – et qu'avons-nous donné, en effet, pour avoir été aussi comblées de grâces de choix ? Au moins sachons répondre à cet amour par une offrande sans réserve... Vous l'avez faite, ma très chère, vous la perfectionnerez de jour en jour. Vous vous livrez à l'action divine avec la simplicité parfaite sous la sainte direction qui vous est accordée. Que j'en suis heureuse !

A Dieu, préparons nous aux grandes fêtes qui s'approchent que de joies pures et intarissables dans la vie pieuse ! désirons la à tous ceux que nous aimons. J'attends impatiemment de vos nouvelles.

Félicie vous fait mille amitiés. Sabine va très bien. Je n'irai la voir que vers le 8 avril.

Tout à vous

Louise

Lundi matin / 14 mars 1864

Je vous ai écrit hier, à bâtons rompus, chère Marie. J'ai un instant ce matin j'en profite pour ajouter quelques mots aux pauvres lignes qui précèdent et que vous aurez peine à lire.

Je ne vous ai pas dit combien la femme pieuse est goûtée par ces Dames. Nous en lisons quelques chapitres à nos réunions du vendredi. Je préfère, comme vous, ce livre au premier volume. Faudra t il vous les renvoyer promptement ou puis je les garder encore un peu afin de les prêter. C'est votre œuvre, dirigez là. Peut être ces ouvrages vous sont ils encore plus utiles qu'à nous pour votre entourage. Je ne veux pas en abuser. Répondez moi à ce sujet – avez-vous lu la vie de l'abbé Emery par Gosselin c'est d'un grand intérêt.

Quelle triste discussion que celle entamée par les curés de Lyon à propose de la liturgie. J'ai tous les détails possibles sur cette affaire, dans le journal le Monde. Vous serez fort au courant par vos pieux amis de Lyon, voyez vous M. des Garets – à votre retour si vous avez envie d'aller faire connaissance avec sa sainte amie Mme de St Gérard qui désire faire la vôtre, vous la trouverez au Calvaire rue du Juge de paix 20. Elle y passe son carême à soigner avec amour les incurables. Vous êtes zélatrice, elle aussi. C'est un lien précieux cette sainte âme est d'une énergie, d'une austérité bien rare en ce siècle. Elle a 60 ans et agit comme une jeune personne. Il fait bon se rapprocher d'une associée comme celle là.

Une autre personne d'un âge bien différent (23 ans) et dans une position ordinaire, aurait voulu faire connaissance avec vous aussi. C'est une petite amie, Mme de la Ronde, dont je vous ai parlé cet été. Cette chère enfant était folle du monde il y a deux ans. Son mari a été nommé vérificateur ici ; elle m'avait été recommandée par une dame de ses parentes, je l'ai vue m'en suis beaucoup occupée et notre Seigneur l'a attirée à lui d'une façon admirable. Elle est douce, bonne, aimante, dévouée. Pas heureuse en ménage – Son mari vient d'être nommé à Grenoble il a donc fallu qu'elle quitte ce pays.

Matériellement c'est un bienfait pour Mme de la R qui retrouve sa famille en Dauphiné. Elle est la fille du baron Thomas, ex intendant militaire et nièce du général du Terrail chez qui elle va passer une partie de cette semaine à Lyon. Si vous y aviez été et que des courses en voiture ne lui soient pas contraires dans l'état de grossesse pénible où elle est, elle aurait été vous porter mes tendres souvenirs et vous auriez eu l'occasion de lui faire du bien lors de ses voyages à Lyon. Ce sera pour une autre occasion.

Que devient votre sœur Elisabeth ? vous ne m'en dites rien. Vos filles auront joui de leur séjour à Cannes. Je voudrais que votre voyage à Nérès fût réglé longtemps à l'avance afin que je puisse m'arranger pour ne pas bouger d'ici tout le temps que vous y passerez

J'ai entendu encore faire le plus grand éloge du P.M.* J'ai la confiance que vous recevrez par son entremise les grâces les plus précieuses.

Adieu, ma bonne Marie, voici deux lettres au lieu d'une. Ne vous en plaindrez vous pas ? Il est rare que j'aie du temps à donner à un si doux plaisir en carême. Je vous embrasse de cœur et suis bien à vous en NS.

L.

Voyez vous Mme Genton ?

• Le père Monnot, SJ, directeur de Madame Tresca à Lyon.

Montluçon 7 mai 1864

J'ai reçu hier la magnifique offrande que vous avez préparée avec tant de zèle, de soin, de travail et d'amour pour Notre Seigneur. Je ne puis vous exprimer ma très chère amie, avec quels sentiments de respect pour la grâce de Dieu en vous ; de reconnaissance pour ce témoignage de votre affection pour moi ; et de sainte joie pour tout ce que je retrouve et je vois de bon, d'aimable, de généreux dans ce signe extérieur de votre dévouement, m'ont fait éprouver – Vous avez atteint parfaitement votre but, vous voulez être agréable à N.S. et me faire plaisir. Il est impossible de réussir mieux – Merci donc mille fois, chère Marie, Mlle de Waldegg et Mlle de Bar me chargent d'être aussi leur interprète auprès de vous.

Je n'avais pas l'idée de l'effet que pouvaient produire ces belles applications – c'est superbe, et puis comme cette chape est bien montée. Je ne puis pas vous reprocher d'y avoir mis du luxe, sa destination mérite tous les sacrifices, mais je me complais à penser que le souverain dispensateur de tout bien ne manquera pas de récompenser d'une manière digne de lui. Nos orphelines prieront tous les jours de l'année à vos intentions comme pour une bienfaitrice très chère ---

Vous avez donc été sous le pressoir tous ces derniers temps, pauvre amie ! Je m'en doutais. C'est une peine pour moi d'être si éloignée de vous que je ne puis consoler en ces jours d'épreuve – C'en est une que d'avoir la crainte d'être séparée tout un an encore. Vous n'irez donc pas à Nérès ? Je comprends vos raisons. Votre place est auprès de votre mari en ces circonstances dont je m'inquiète avec vous et pour vous mais que j'aurai été heureuse de vous avoir quelques jours ! que de détails je voudrais de votre santé, vos enfants, votre famille, vos affaires, qu'on ne peut aisément donner en écrivant.

Si j'étais forte je pourrais espérer aller jusqu'à vous, mais je passe d'une misère à une autre et il me reste tout juste le pouvoir de remplir ma petite mission. J'ai été, il y a trois semaines, voir Sabine au Sacré Cœur de Moulins, après y avoir passé 4 jours, nous sommes parties Félicie et moi, pour Clermont afin d'y surveiller l'envoi des vitraux de la chapelle, et y choisir différents objets indispensables. Je voulais aussi m'y entretenir avec l'excellent Père de Foresta qui est supérieur de la maison du Noviciat et de la résidence. Et par parenthèse, c'est avec un grand regret que je suis partie avant l'arrivée du P.Monnot que j'aurais eu grande consolation d'y voir. Je lui aurais parlé de vous. Il devait passer, je crois, deux ou trois jours à Clermont. En revenant de cette petite excursion, je me suis enrhumée et j'ai été forcée de rester au Sacré Cœur de Moulins 5 jours avec la fièvre causée par une bronchite, je l'ai rapportée ici et n'en suis pas encore tout à fait remise – vous voyez si je suis capable de quelque chose.

Nous sommes au milieu de tous les ouvriers possibles.

Il faut que la chapelle soit terminée le 25 afin que nous ayons le temps de l'orner un peu pour la bénédiction que viendra lui donner Monseigneur de Dreux Brézé le 31 – nous le recevrons tant bien que mal. Que n'êtes vous là pour nous y aider. Il nous reste énormément à faire. Les vitraux ne sont pas encore posés, les plâtres du bas ne sont pas terminés. Je m'effraie du travail qu'ont encore les ouvriers. Nous ne voulons pas remettre le jour de la bénédiction parce que la fête du Sacré Cœur étant le 3 juin nous avons le triduum préparatoire qui réunit toutes les zélatrices et les Dames associées pour les différentes œuvres et que toutes ces bonnes choses manqueraient si on n'était pas prêt. Recommandez au grand Saint Joseph d'achever son œuvre en continuant à nous assister.

Qu'il nous serait donc utile d'avoir une âme dévouée de plus, habitant la maison et partageant nos aimables travaux ! Je pense toujours à cette Mlle Barbier dont madame Genton m'avait parlé, que vous avez vue chez elle et qui me paraissait convenir si bien à notre œuvre. Si vous la rencontrez dites lui donc tout cela, qui sait si la Providence n'a pas

disposé les choses de façon à rendre cette bonne personne plus désireuse d'embrasser le genre de vie que nous menons.

Pour en finir avec notre œuvre j'ai bien envie de vous demander un nouveau service. Si vous ne pouvez pas me le rendre vous me l'écrirez tout bonnement de suite.

On nous a donné 100f pour acheter une statue de la Ste Vierge. J'en ai cherché à Clermont et je n'ai rien trouvé de bien. Voulez vous nous en choisir une à Lyon ? Je voudrais une Notre dame des Victoires ou une Vierge reine qu'on représente à côté ou derrière l'enfant Jésus qui lui remet un sceptre et au bas on lit « prenez ce sceptre ô ma mère, et réglez sur mes élus » la statue de la Vierge devra avoir 1 mètre 10 à 1m20 de hauteur. Je ne la voudrais pas blanche ou en plastique parce que la chapelle étant tout simplement revêtue de plâtre, cela ne ressortirait pas. Je voudrais que les vêtements fussent dorés, les figures colorisées, mais pour que cela soit suffisamment bien ne faudra t il pas y mettre plus d'argent. Vous pouvez aller jusqu'à 130 ou 140 – Nous aurons un St.Joseph copié sur une statue venant de Munich et qui est superbe. Les vêtements sont dorés mais par une dorure unie. C'est ouvragé à petits filets on dirait un tulle appliqué sur l'or. C'est une sorte d'émail – de petites raies noires, bleu foncé. Enfin, si vous n'êtes pas accablée d'occupations vous voudrez bien aller dans un ou deux magasins et me dire ce que vous avez vu. Si cela vous prend un temps que vous devez consacrer à autre chose n'y pensez pas et je verrai à en occuper une autre amie. Mais j'ai plus de confiance en votre goût. Nous voudrions avoir cette statue le 25. Cela ne se pourra peut être pas.

Je vous envoie tous les patrons du dais. Si j'ometts quelque détail dites le moi j'y suppléerai de suite. N'oubliez pas de faire attention à l'endroit de la moire d'or et d'argent. Elle brille d'un sens et est terne de l'autre.

Je suis bien aise d'apprendre que Madame votre Mère n'est pas plus souffrante. Voici donc le mariage de Mlle Elisabeth* qui va se faire. Dieu veuille le bénir.

Oui c'est bien le cousin germain de ma belle sœur qui épouse Mlle Gauthier. Sa mère est Mlle de Montagu sœur de Mme d'Auberville, leur grand père était le duc de Noailles.

Maurice du Parc est un excellent jeune homme qui n'a donné que de la satisfaction à ses parents. J'espère que sa compagne se montrera digne de lui. J'aime et j'estime beaucoup Madame du Parc.

Irez vous à la campagne cet été. Y serez vous à côté de Mme votre belle sœur. Je vois que vous êtes au milieu de bien des difficultés. Votre pauvre cœur souffre souvent ; c'est que le Divin Maître veut le détacher de ce qui passe pour le fixer en lui et le combler de ses grâces les plus précieuses – Laissez le faire, chère amie. Le bonheur intime qui naît du triomphe de l'amour de Dieu en nous dépasse de telle sorte la peine des plus pénibles épreuves que ce serait un grand malheur que de mettre obstacle au travail de l'action divine en nous.

Je vous embrasse du fond du cœur, chère amie. Je pense à vous, je prie pour vous avec des sentiments qui vous toucheraient si vous les pouviez voir. A Dieu, courage et abandon entre les mains maternelles du Seigneur qui vous a tant aimée.

Je suis en lui votre amie la plus tendrement dévouée

Louise

Je suis trop fatiguée pour me relire.

Je ne m'excuse pas.

* d'après la suite de la correspondance, il semble que ce mariage ne se soit pas fait ou du moins qu'il ait été très malheureux.

Elisabeth Paris semble avoir beaucoup séjourné en Russie et s'y être dévouée à quelque cause que n'approuvait pas sa sœur.

Montluçon 17 mai 1864

J'ai moins la fièvre aujourd'hui je me hâte d'en profiter pour vous dire ma pauvre chère Marie, que je suis bien tendrement occupée de vous. J'ai appris avec tant de peine les nouvelles inquiétudes que vous subissez !... L'état de Madame votre mère est bien attristant. Je m'unis à vous pour prier pour elle. Et Monsieur Tresca ! avec un mal au genou... c'est terrible d'être retenu ainsi lorsqu'on a un si grand besoin d'agir de s'occuper. Les hommes souffrent bien plus que nous encore de l'inaction. Soignez ce mal. C'est important. Cela dure parfois assez longtemps.

Merci des soucis que vous avez pris pour les statues dans un moment où vous étiez si accablée. N'y songez plus nous avons renoncé à faire venir cette statue pour le 31. Nous en empruntons en plâtre. Nous verrons plus tard à quoi nous nous arrêterons. Nous pourrions acheter une Vierge sans l'enfant Jésus.

Ma bronchite est très tenace. Je suis au sirop de goudron, aux emplâtres d'huile de cretonne* etc etc comme au début ; mais j'espère encore en être débarrassée à la fin du mois. Si le bon Dieu en dispose autrement il n'y aura pas grand mal et j'y suis toute résignée d'avance, par grâce. J'en verrai bien d'autres et au total je ne vois pas de quelle nécessité je serais – Les ouvriers n'en finissent pas. Félicie les talonne moi je prends patience puisque je suis au repos – Nous vous embrassons mille fois. Je pense souvent à votre visite perdue... cela me chagrine qui sait ? La Providence nous consolera peut être en nous rapprochant.

Donnez moi de vos nouvelles. Et, si vous avez le temps, dites moi quelques détails sur la famille Gauthier et la noce qui se prépare. Ce sera pour m'amuser un moment à moi toute seule. Mon frère et ma belle sœur iront je crois, avec mes nièces au mariage mais n'en dites rien. Vous me direz comment vous trouvez Marie et Marthe, on prétend que la 1^{re} me ressemble. C'est flatteur pour elle – elle est très gentille spirituelle et aimable, cela vaut mieux que la beauté.

Adieu, ma très chère, un baiser à vos fillettes. Je vous aime de tout mon cœur en Dieu et selon Dieu ce qui perfectionne les sentiments et les échauffe d'une manière incompréhensible.

Louise

* il s'agit certainement d'huile de croton